

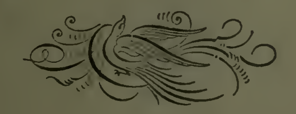
SOUVENIRS HISTORIQUES

LES DEUX COCHERS DE QUÉBEC

Castigat ridendo mores.
O. . . .

BIZARRERIE FRANCO-CANADIENNE

PAMPHLET POLITIQUE



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
1886







LES DEUX COCHERS

DE

QUÉBEC

Lisez, vous y trouverez quelqu[es] uns que vous connaissez - Ern[…]

LES

DEUX COCHERS

DE

QUÉBEC

Castigat ridendo mores.
O. . . .

SOUVENIRS HISTORIQUES



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
1886

Lisez, vous y trouverez quelques uns que vous connaissez — Ern...

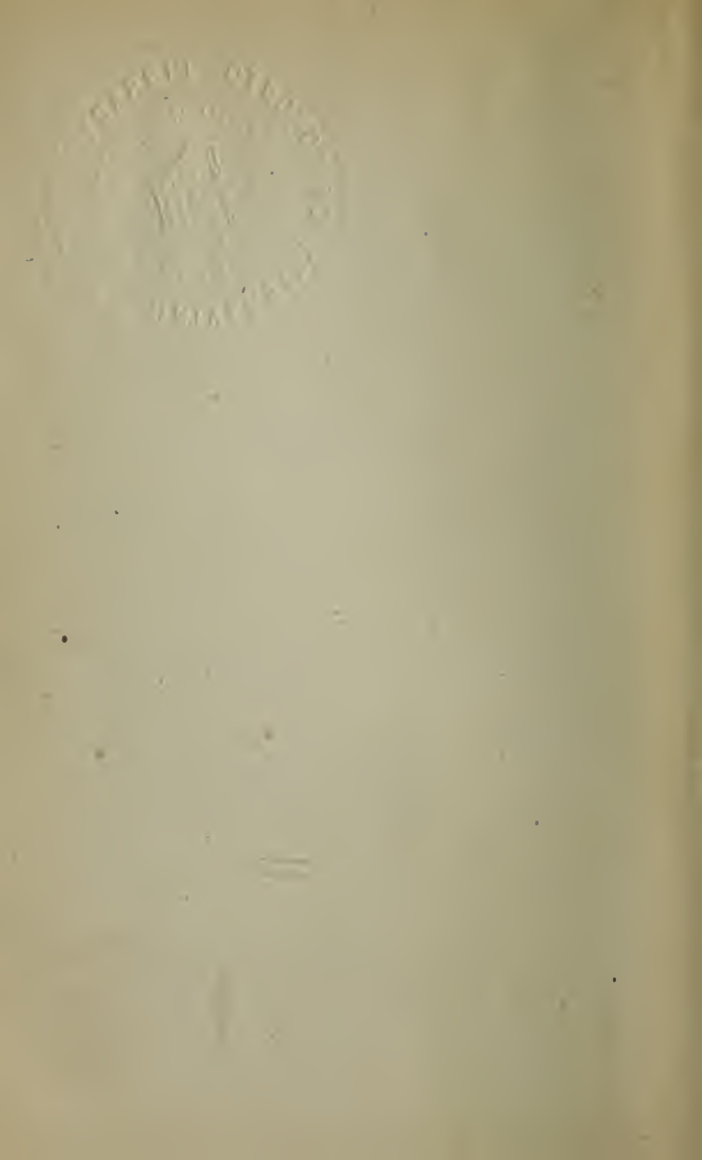
LES DEUX COCHERS DE QUÉBEC

Castigat ridendo mores.
O. . . .

SOUVENIRS HISTORIQUES



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
1886



A MON IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—

En Bas-Canada, dans ces temps de brocantage aussi général, tous les tableaux ne sont pas toujours justement appréciés.

Pour être favorablement acceptés, il leur faut, avant tout, une seule couleur

bien lèchée, un même ciel au fonds bleu, mais le plus beau bleu de l'Italie.

" Ce n'est pas le ciel du Pays "
" Le nôtre est un peu plus gris."

Nous avons, en retour, la clarté du Nord, un firmament plus transparent, des étoiles plus scintillantes, nos brillantes aurores boréales (marionnettes dansantes.)

Et nos clairs de lune, sans pareil,
Nos splendides levers du soleil ;

Nos crépuscules un peu rougis, mais ils ne sont pas moins beaux qu'ailleurs.

Je suis un peu vieux, mais j'ai bien voulu essayer encore de peindre un dernier tableau de famille.

C'est une croûte un peu dure, je le sais, mais c'est mon dernier pâté que j'ai voulu faire aux petits oiseaux de neige, dans l'espoir de fêter assez gaiment ce beau jour de la Ste Catherine avec mes plus

petits enfants et quelques amis de la maison.

C'est un souvenir venu de mon berceau.

Un bien faible croquis fait à l'eau, par un vieux cocher de nuit.

Une fantaisie d'un fond gris, mais d'une vérité toujours d'après nature, malgré sa sombre couleur politique, le tout dans un cadre assez humoristique et quelque peu sarcastique et bien bizarre.

N'importe la composition, si le mélange, le naturel du tableau, le bon goût de la pâte et la vraie couleur de la cuisson s'y rencontrent.

Je vous sais, monsieur, assez de complaisance pour le goûter un peu, le regarder un instant ; assez d'indépendance pour l'exhiber, peut-être publiquement.

Je vous le donne, monsieur, veuillez bien l'accepter. A vous de bien juger de

la lumière et des ombres. Aux critiques mal intentionnés de me le pardonner, malgré les négligences du dessin, sinon de l'aimer.

Quant à moi, croyez-m'en, conducteur complaisant, et risquant mon dernier œil, toujours vigilant, je désire bien mener tout le monde à meilleur marché.

MONTRE-ŒIL,
Cocher de nuit.

PREMIÈRE PARTIE

—

CAUSERIE DU MATIN

—

LE COCHER DE PLACE, LES NOBLES DU PEUPLE

LES DEUX COCHERS
DE QUÉBEC

SOMMAIRE

ORNITHOLOGIE

Nos oiseaux Canadiens,
Nos moineaux, nos corbeaux,
Nos nobles, nos vilains,
Nos chaumières et châteaux,
Nos cochers de place.

1° Quel fut le premier de ces moineaux si aimés ? Sa première apparition dans Québec ; ses craintes d'apprivoisement ; son premier nid ; son œuvre de fondation ; 2° Un petit conducteur Canadien-Français devenu le grand et premier cocher d'Angleterre, au Canada. Ses menées, sa livrée, son école et son équipage tory, ses accidents politiques. Monuments publics à ériger.

Suum cuique.
(A chacun le sien),

I

JOUR DE LA STE CATHERINE

Québec, 25 Novembre 1885.

La neige et l'hiver nous sont arrivés, trop brusquement encore pour les pauvres

enfants du peuple et les oiseaux frileux. Chaque saison, néanmoins, rapporte, tour à tour, ses joies avec ses misères.

Les réminicences du soir, réveillent les mauvais tout comme les bons souvenirs du passé chez ceux, du moins, que la tempête n'a pas encore trop engourdis.

Heureusement, notre froid glacial et nos frimats brumeux ne chassent pas tous nos oiseaux.

Il y a des moineaux tout comme des corbeaux qui restent.

Nos fauvettes de la famille, nos douces et gentilles petites filles demeurent blotties dans nos chaumières qui protègent aussi leurs mères si inquiètes de leur sort.

Leurs petits frères, moins timides et bravant les vents du nord, jetent au dehors des cris de joie : folâtrent et courent, glissent et volent dans nos rues, dans nos champs, dont la première neige revient blanchir la peau ou la chevelure, tout comme les années ont déjà blanchi, sans

retour, les têtes de nos grand-pères ou déjà saupoudré les mèches de cheveux de nos tendres mères.

C'est le temps pour les vieillards pas trop refroidis d'essayer de réchauffer en eux et de rappeler quelques bons et utiles souvenirs du passé, ne fût-ce que pour instruire ou amuser leurs petits enfants, en ce jour de raffollement et de leurs joies si naïves, lorsqu'ils voient tomber la première bordée de neige et le vent du nord en soulever la première poudrerie qu'il leur jette dans la figure pour rafraîchir leur teint rembruni par les chaleurs de l'été.

Une glissade dans la longue côte du passé, leur plaît toujours.

Une petite histoire auprès du poële et qu'ils sauront bien transmettre à leurs descendants ne sait rarement les ennuyer en ce jour de fête annuelle et si pleine de gaieté.

C'est par cette tradition et ces contes si sincères dans la famille que se forme l'his-

toire la plus vraie du peuple et qui transmet à la postérité les noms et les actions louables de ses plus humbles enfants tout comme les bassesses des plus hautains.

Rien ne saurait étouffer à jamais cette voix commune quand elle a parlé dans les hameaux en jetant ses échos tout autour des châteaux et jusque sur les toits des palais.

A l'abri de l'aquilon, je viens raconter au foyer un bien humble et vrai, récit et aux plus jeunes, l'histoire d'un humble moineau que j'ai connu vieux dans mon enfance, tirant d'une patte et battant de l'aîle en ces climats rigoureux.

Il fut toujours content de pouvoir vivre sur ses vieux jours des provisions qu'il avait su ramasser sur la voie publique, après avoir indiqué aux siens l'endroit où placer leur nid pour gagner plus facilement leur nourriture et celle de leurs petits.

Il est mort comme tant d'autres, trop méconnu de ses contemporains, trop oublié

de ses disciples, et jusqu'ici dédaigné de nos grands historiens.

Essayons de le faire revivre un instant dans votre mémoire, mes enfants, vous qui êtes si joyeux de voir voltiger si gaiment ces oiseaux de neige qui nous reviennent en ce jour, danser leur ronde annuelle de la Ste Catherine.

Notre spirituel chroniqueur sur les vieux habitants de notre rue St-Jean, feu le Dr LaRue, a passé trop fièrement devant l'humble demeure du héros de mon histoire et sans détourner la tête un seul instant.

M. " Lemoine aux oiseaux " comme le peuple de nos faubourgs l'appelle, dans l'originalité naturelle de son langage, ou notre savant historien et prolifique ornithologiste, comme le désignent les gros savants de la ville, M. Lemoine n'en a rien dit, non plus.

Et pourtant a-t-il écrit sur tous les sujets, parlé et reparlé de tous nos oiseaux,

chassé et rechassé dans tous les vieux châteaux.

Mais pour nous, hélas, il a semblé trop oublier nos boutiques, nos chaumières, nos oiseaux si aimés.

Il a préféré hanter les vieux manoirs. Il vient encore de nous annoncer une nouvelle avalanche de légendes nobiliaires.

Compilateur impayable, tenant la pioche ou la pelle à la main, et sa sabretache rempli de parchemins, il remue sans cesse la terre ou la neige, monte ou descend les escaliers, fouille dans les cuisines ou dans les greniers, il ébranle et sonde les murailles des vieux châteaux dans son insatiable ambition d'étonner les plus gros savants ou d'étourdir, encore plus,les étourneaux de tous les pays.

A chaque retour des saisons, il ne manque jamais de nous parler *de novo* du plumage ou du vol du même oiseau et de raconter *ab ovo* la vie qu'il mène en chantant tout près de ses créneaux ou de ses places d'eau.

Nos moineaux de place restent toujours plus ignorés ou négligés,

Dans notre noblesse volatile, tous les oiseaux les plus utiles ne sont pas pourtant toujours des Condors ni des Aiglons, des Corbeaux ni des Goëlands.

Notre peuple encore enfant aime de préférence les petits oiseaux de neige, ses colombes et ses pigeons domestiques, les oiseaux de place qui rasent plus la terre et chantent sur les places publiques ; ceux-là il ne les oublie jamais.

Je viens en causer aujourd'hui. A d'autres la tâche trop difficile d'illustrer les plus gros corbeaux.

Comme les cœurs tendres et compatissants je vois toujours avec plaisir les ébats plus naturels des oiseaux les plus petits, mais plus choyés des enfants.

Quelle réjouissance, en ce jour. en les voyant voltiger si gaiment en file tout le long de nos rues, tantôt en glissant, tantôt en courant, revêtus de leurs plus chauds plu-

mages, puis aller s'abattre en peletons sur leurs nids journaliers, dans le voisinage de leur église ou de leurs casernes détruites. comme pour invoquer Notre-Dame de bon secours ou prier en plein air le Dieu des armées.

Pauvres pigeons voyageurs, mais apprivoisés, demeurez donc nos hôtes enrégimentés, bien disciplinés et tous bien numérotés.

Ayez aussi vos joies et vos espérances.

Voici le temps de la moisson sinon de l'abondance.

Les enfants sauront bien demander à leurs pères quelques grains de froment pour vous nourrir suffisamment durant l'hiver.

Qui osera-vous détruire ? la loi ? Non ! jamais ! Les enfants vous protègeront toujours. Ils sont vos meilleurs amis. Vivez en paix : leurs mères vous aimeront à leur tour. Aussi, les voyez-vous, ces moineaux de place, comme ils paraissent ras-

surés, comme ils demandent avec confiance à tous les passants leur nourriture de chaque jour.

Malgré leurs chants moqueurs, leur voracité, quelquefois trop gênante, sachons bien les protéger.

Racontons leurs services, leur histoire.

Dans tous les pays, ils ont, dit-on, conservé les mêmes appétits, les mêmes manières de voler, mais, en notre Canada, ils changent néanmoins de chant et de plumage, en ces temps d'hiver.

Plus gais que les pinsons ils réjouissent les étrangers et les étonnent par leurs chants entièrement inconnus dans les pays plus chauds, suivant le retour de la saison.

Leurs premiers cris de *calèche* ou de *cariole* fait battre de joie le cœur des marmots, accourir les vieux piétons, et toujours étonner les oreilles étrangères par leur langage si particulier dans nos parages.

Moineaux bienfaisants, pauvres cochers

de place, d'où venez vous donc ? Quel fût, dites-nous, le premier d'entre vous qui osât braver nos climats, endurer tant de misères pour venir à notre secours en temps d'orage, et la nuit comme le jour. Le feu, la vapeur et l'eau, les ballons ou l'électricité, rien n'a pu vous décourager encore, ni vous chasser loin de nous. Après nous avoir si bien mené au baptême, sur la terre, vous voulez donc nous conduire, à travers le cimetière, au ciel, à notre enterrement. Encore une fois, nous vous aimons, mais dites nous avant, qui le premier est venu poser son nid sur la place publique pour nous servir avec autant d'empressement ? Hélas! répondez vous, comme tant d'autres bienfaiteurs du peuple, nous ne le connaissons pas. Les historiens se sont tus. Il est mort sans bruit. Son nom est inconnu de ses propres disciples, de ceux de notre temps, du moins. Enfants et compagnons de Jéhu, écoutez moi bien ! Votre premier patron, le fondateur de notre ordre, aujourd'hui si fortement établi en notre antique

cité, cochers de Québec, mes confrères, je vous l'assure, notre premier apôtre fut le père Jean Baptiste Isoire dit Provençal !

Voilà un noble pour nous tous ! Sortons le de l'oubli et apprenons à nos descendants ce qu'il a fait dans Québec. Que le peuple l'ennoblisse, en son heure, puisque les historiens se taisent et qu'ils n'ont pas cru devoir nous le faire connaitre. Oui ! c'est un de nos nobles à nous et ne l'oublions pas. Fi donc ! de tous les titres et des plumets étrangers ! Fi donc ! de toutes les décorations d'une noblesse bâtarde que l'on achète le plus souvent qu'au prix du déshonneur, du mensonge ou de la trahison. Les Rois les prodiguent à leurs valets et courtisans pour apaiser chez eux la rage de l'ambition, la faim du ventre et, quelques-fois la soif du sang. Honte ! à tous ceux qui non contents de leur plumage ou de l'origine de leurs pères, illustrés par la voix commune du peuple, cherchent à se couvrir d'un trop vieux manteau, d'une noblesse étrangère ou d'emprunt.

Nous préférons la nôtre. Le baptême du peuple vaut bien celui des rois.

Il survit, celui-là, à tous les gouvernements, à toutes les dénominations et à toutes les usurpations.

Seul, le peuple a droit de frapper et de distribuer ses médailles ; seul, il ne donne ses blasons qu'à ceux qui les ont bien mérités.

Il a sa manière à lui de décerner ses distinctions nobiliaires, et certes, en Canada, il ne s'est pas montré chiche de ses diplômes populaires

Premiers voyageurs venus de France pour coloniser et civiliser l'Amérique du nord, nous ne pensons guère aux honneurs d'une source plus noble que la nôtre, fût-elle préhistorique ou descendue des dieux de l'olympe. C'est la marque du peuple, ce sacrement national, que nous préférons, en Canada, à l'anoblissement des grands et à celui des Rois.

En notre vieux pays d'Iroquois, chez

nous, les nobles conquérants de la Forêt ne s'occupent guère des chevaliers ou des compagnons du Bain des Anglais.

Nous avons nos dauphins parmi nos baigneurs dans le grand bain commun, et le premier des rameurs dans les bassins profonds du grand Roi des fleuves, le noble St-Laurent.

Les chevaliers de la Jarretière sont tout simplement, chez nous, que nos nobles trappeurs aux forts Jarrets ou les Haut-Barons, rouges ou bleus, de l'ordre de la Raquette, avec leurs longs cordons jaunes, leurs tuques et les ceintûrons aux trois couleurs.

Nous en avons assez de chevaliers ou de piétons pour former nos légions d'honneur et donner nos décorations.

Nous ávons nos missionaires du Christ, nos apôtres de la colonisation et nos compagnons du fusil de la hâche et de la pioche. Ce sont là les nobles pionniers de notre civilisation et de la nation.

La noble famille huronne, " Ta-Hou-Ren-Ché " ! vaut mieux, en Canada, ou tout autant, que la noblesse si ancienne et si vantée des " Foo-Ché-SanghMohr-Is ", si bien connue dans la Chine, dit-on, et parmi quelques guerriers Mexicains, mais de moindre valeur en notre contrée si démocratique.

. Notre noblesse se recrute dans tous les rangs de la société et l'on n'achète pas ses blasons.

Le peuple dans sa juste reconnaissance ne manque jamais de lui imprimer un caractère ineffaçáble, son écusson national.

Cela nous suffit. Voyons ! Ouvrons un peu son grand livre d'or et lisons les noms de quelques uns de ceux qu'il a suc ennoblir dans notre histoire traditionnelle et si caractéristique.

Le peuple sait, au contraire, marquer au front ses vilains, ses bourreaux et ses pendards, comme il a dit, dans sa dernière colère.

Ce châtiment national, ce triste arrêt de mort contre eux, est plus ignominieux à nos yeux que la strangulation la plus cruelle sur la potence, tant de fois illustrée, lavée dans le sang innocent.

C'est son dernier baptême d'opprobe que jamais ses ennemis ne pourront faire oublier.

Tout comme le meurtre de Caïn, il noircira toute la génération de ceux qu'il a ainsi baptisés dans sa trop juste réprobation.

Nulle médaille étrangère, nulle bandoulière chamarrée, ne saurait cacher, du coté du cœur, la cicatrice infligée par toute une nation en pleurs et odieusement outragée, puis trahie par les siens.

Le peuple ne sait rien oublier.

Récapitulons un peu ses distinctions héraldiques et nobiliaires.

Nous avons en premier lieu dans l'Eglise :

Lacroix, Laflèche, Latour, LeMaitre,

De la Chapelle, Desautels, Leclerc, Petitclerc, Servant, Bonnet, Barette, Bédeau, Le Suisse, Lemoine, L'Abbé, L'Evêque, Cardinal et St-Pierre.

Dans l'Etat :

Le-Vassal, Les Bourgeois, Lepage, Le Bailli, L'écuyer, Veneur, Chasseur, Le Cavalier, Le Chevalier, Chambellan, Le Maréchal, Lecomte, Baron, Leduc, Marquis, Prince, Royal, Dauphin, Cyr, Roi, Sirois,

Monarques et autres.

Nos sources nobiliaires ne sont-elles pas aussi pures que celles des pays étrangers ?

Citons : Les Auclairs, Belleau, Desrivières, DesRuisseaux, Dulac, DeL'étang, De la Marre, Des Fontaines, Dupuis, Desmoulins, Des Fossés, Des-Côteaux, Du-Rocher, De-la-Roche, Dumont, De-la-montagne, Deschamps, DesMarais, Desprès, Duclos, De la Vallée, Dussault, ... puis enfin, Lamère et nos Poissons.

Où trouver des eaux plus pures et des sources plus limpides que celles là ?

Maintenant, quelles souches plus vivaces que les nôtres ?

Les Pepins, les Racines, Laplante, La-Branche, Les Bourgeons, Des-grands-bois, Boisvert, Delaforêt, Delorme, Desnoyers, Despins, Dufresne, Cormiers, Poiriers, Deschênes, Dessaulles, sans compter les Bellesfeuilles, Desnoyers, Deslauriers, Des Rosiers Duverger, Desjardins, et Lavigne, Latreille et Labière pour nos Prêt-à-boire, Boivins, Vingt-tonnaux, Soulards et leurs plus gais, collatéraux :

Les Sans-Soucis, Sans-chagrin, Bellehumeur, Brin-d'Amour, La douceur, Lavertu, Monplaisir, Va-de-bon-cœur, La musique, La bonté, La joie, L'amoureux, Lemieux, Lepire et jusqu'à La Débauche.

Voyons un peu nos familles illustrées dans les classes industrielles :

Les Bouchers, LeBœuf, Deveau, Chauveau, Dagneau, Laronde, Gigot, Cochon.

Les Casgrains, les Meuniers, les Boulangers, Pain, Painchaud, Dufour, Lafleur,

Lamie, Michon et Tarte. Les Massons, Lapierre, Laroche, Cloutiers, Lapointe, Rivet, Lalime, Desmarteaux, DesForges, Masse et Massue. Les Charretiers, Beauchemin, Routiers, Voyer, Larue, Lavoie, Charons, Charettes, Cheval, Poulin, Roussin, Beaudet, Ross, Maréchal, Beauharnais, Clochette, Grelot, Vincelette, Descelles. Martinette, Hudon et Versailles!

Les marchands, Merciers, Pelletiers, Serruriers, Charpentiers, Saulniers, Marins, Pilotes, Poudriers, Barbiers, Brosseurs et Teinturiers.

Notre peuple n'a jamais non plus oublié d'illustrer le pays de la naissance.

Nous avons aussi nos nombreuses et nobles familles des :

Normands, Picards, Bretons, Tourangeaus, Germains, Flamands, Portugais, Romains, Lionais, Provençal, Malouin, Dumaine, Danjou, Damiens, DeBlois, Angers, Larochelle, St. Julien, Saintonge, Perche, LAuvergne, Languedoc, Clermont. Mont-

ferrand, De l'Isle, D'auray, Cherrier, L'Epinay, Langevin, Paris et La France, L'Anglais et Le François, etc., etc.

Ma foi, que voulons-nous de plus ?— Pour les gâtés de la nature, nous avons :

LeBeau, Joly, Bois-Joli, Joli-Bois, Bongrand, Beaugrand, Montgrand, Montpetit, Petit, Petitgros, Legras, Legros, Lejeune, Bonhomme, Ladouceur, LaForce, Lavigueur, Letendre, Doucet, Cousin, Leneveu, Legendre, Fluet, Lecours, Rondeau et Rinfret; Rouleau, Boiteau, Croteau, Buteau, Le Droit, Crochu, LeBossu, Brochu, Têtu, Boulé Taché, Paré, Huppé, Brulé, Barré, Bouré, Lagacé, Tassé, Faucher, Légaré, Chassé, Sauvé, Tremblay, Picoté, Gagnon et Gagné, et, tous, sont fiers de leur origine et, tous portent avec orgueil leurs distinctions nationales et de famille.

Cela leur, suffit.

Maintenant pour orner nos poitrines les plus vaniteuses, nos rubans d'honneur,

notre drapeau national, n'avons nous pas nos couleurs?

LeBlanc, LeNoir, LeBrun, Duvert, Legris, LeRoux, et pour bouquets à nos boutonnières : Laverdure, Lafleur, Desgenest, Dupoirier, Loranger, Laviolette, Latulippe Lapensée, Rosa, Larose, Vertefeuille et Lépine.

Qu'avons nous tant besoin d'envier les titres et les décorations des nations étrangères ; c'est ainsi qu'en Canada, le peuple a cru devoir distinguer les siens et perpétuer sa noblesse héréditaire fondue en un seul ordre héraldique.

L'ORDRE DU VRAI MÉRITE

Le père Provençal, portait aussi le titre de noblesse de ses ancêtres, mais il voulut gagner le sien par sa conduite et sa vie exemplaire, de citoyen et de patriote.

Il voulut être, avant tout, utile à ses concitoyens.

Je viens en dire quelque chose, ô mes petits enfants, et à vous, mes confrères, ses disciples.

MONTRE-ŒIL,

Cocher de nuit.



LA CAUSERIE DU MIDI

DEUXIÈME PARTIE

Le charroyeur d'eau ; Sa barrique ; Le magasin ; Québec en 1835.

II

Le premier patron des cochers de place, à Québec, le fondateur provincial d'une profession autrefois dédaignée, mais aujourd'hui si généralement appréciée, eut aussi ses misères et ses joies.

Ce nouvel apôtre d'une humilité et d'une timidité exemplaires eut cependant assez de courage et d'indépendance pour braver les préjugés de son temps et les moqueries de ses fiers mais trop jaloux confrères.

Il fonda, malgré eux, en notre orgueilleuse cité, un œuvre de secours.

Chantons donc, en ces jours de fêtes, les nobles exploits de ce brave ami du progrès, et rappelons le souvenir de l'un des citoyens les plus utiles de notre grande rue St-Jean de Québec.

Quelques-uns de ses vieux et bien rares contemporains se souviennent toujours de lui, et quelques unes des dernières pratiques de ce bon et fidèle serviteur n'ont pas encore oublié les derniers services qu'il a rendus pendant les années terribles du choléra, dans Québec; mais hélas pour nos modernes et aristocratiques historiens, pour ses disciples du jour, pour le peuple en général, il est encore inconnu et entièrement oublié.

Le père Jean-Baptiste Provençal, grâce à son travail de chaque jour, était donc devenu propriétaire du lot de terrain voisin de celui où se trouve maintenant la moderne bâtisse de la caisse d'Economie de Notre-Dame.

Il avait bien mérité d'avoir pour voisine cette institution de secours et d'épargnes si utile à la sienne.

Les banques étaient inconnues dans le temps de la jeunesse de ce petit capitaliste.

On prêtait volontiers, mais sans intérêts et sur parole, le produit de ses épargnes et cela au premier voisin dont la promesse verbale valait mieux que celle des Rois du jour ou de leurs fourbes courtisans.

Sans jamais désirer les titres ni les grandeurs nobiliaires, Provençal était fier, cependant, d'être reconnu, sans conteste, le charroyeur d'eau le plus aristo et le plus indépendant de tout Québec. C'était là son orgueil et son contentement.

Sa bonne réputation lui avait apporté

la première clientèle enviée de tous ses confrères. Cependant n'étaient pas de ses pratiques tous ceux qui le désiraient.

Il ne servait pas les premiers venus et ne voulait absolument ne compter ses pratiques que parmi les plus gros bonnets de la bourgeoisie, les plus riches marchands, et quelque fois, parmi des Anglais, mais des amis ceux-là. . . . . des amis bien reconnus des Canadiens-Français.

Il contentait ses pratiques fidèlement et ponctuellement. Sa barrique, la plus nette, était toujours remplie.

Son vieux cheval normand, gras et luisant, savait trainer sa charrette assez tranquillement pour ne pas trop fatiguer de son maître, la jambe la plus courte, et ne perdre jamais une goutte dans ses voyages fatigants.

Son eau était à bon droit considérée comme la boisson la plus pure de Québec.

Les bourgeois la recherchaient, tout

comme les connaisseurs recherchent, aujourd'hui, les bons vins, les bonnes liqueurs de nos concitoyens Beautey, le français, Toussaint, Grenier, Dubeau, et, en premier choix, ceux de Turcot, mon jovial et bon ami, notre riche et si libéral compatriote, qui paie si bien la "traite" aux siens, et, surtout, aux plus gros cochers du gouvernement qui le mènent partout ; aux Cercles Catholiques, chez les ministres, chez le grand Sénécal, tout comme au parlement, à la pêche, à la chasse ou partout ailleurs.

Cependant, le Père Provençal n'eut jamais voulu faire mousser sa boisson, tout comme les vendeurs de Champagne, de Bordeaux, de Bourgogne ou de Mâcon.

Il n'eut jamais voulu s'abaisser au point d'aller offrir son eau, si pure. aux premiers buveurs voulus.

La réclame, et encore moins la blague éternelle, que font les vendeurs sur les

journaux, déjà si ennuyeux, n'étaient pas encore de mode.

On battait bien de la cloche, aux coins des rues, mais pour les annonces officielles; ou le toscin, au son des trompettes et, quelquefois, aussi, à l'arrivée du hareng frais.

Des fournisseurs d'eau, moins scrupuleux que lui, criaient, il est vrai, dans les ruelles du faubourg, pour inviter les commères à sortir. " *De l'eau ! de l'eau ! pour laver les petites cocottes ! !*

Jamais, non, jamais le père Provençal dût-il se noyer dans son eau, ou mourir de faim, n'eût pensé compromettre ainsi son amour propre et l'honneur du métier.

Les gens étaient, d'ailleurs, certains qu'il ne puisait sa liqueur qu'à la marée haute et au large, autant que possible.

Avec sa chaudière en fer blanc, toujours reluisante, il ne manquait jamais de ranger de côté les carcasses écœurantes des chiens, chevaux, vaches, ventres de bœuf, cochons, chats, rats, tripes et autres épaves

nauséabondes qui flottaient, librement au soleil, tout près de la rive puante du Cul-de Sac ou du Palais, les deux principaux réservoirs municipaux de l'ancien temps.

Cependant, la picotte était aussi rare que de nos jours et le choléra, lui même, a fini par s'en aller, pour ne plus revenir.

Les incendies étaient aussi bien maitrisés par les fournisseurs d'eau, à la barrique, que par les tuyaux, tròp souvent crevés et desséchés, de notre chère et double aqueduc.

Chaque citoyen était un pompier volontaire et y mettait la main pour éteindre le feu. Chaque charretier avait sa barrique d'eau toujours pleine, la nuit et le jour, et courait à l'envie l'offrir aux pompiers aussi alertes que ceux de nos jours.

Le père Provençal fesait tout comme les autres, malgré son titre de riche propriétaire dans la grande rue St-Jean, et ce, par respect pour la Loi et pour secourir les siens.

Il avait pu s'acheter, en un jour d'orgueil, une calèche d'un luxe antique, pour promener sa chère moitié, le dimanche, après les vêpres, quand elle n'était pas de trop mauvaise humeur.

Sauf quelques émotions passagères de jalousie réciproque, ce couple heureux s'aimait tendrement comme deux pigeons de France ou nos tourtes du pays.

Il fallait les voir alors, dans cette voiture si aristocratique et si rare, se balançant sur ses deux roues renversées de côté et supportées sur des traits de cuir et son brancard de bois qui avaient échappés à l'incendie du premier siège de Québec.

Si Daguerre fût né, il les eût photographiés, tous deux. Point de peintres, non plus, pour les illustrer, ni les dessiner.

Le vieux mari voulait bien se faire le cocher de sa vieille. Il se cramponnait à la quenouille de l'avant siège, puis, de l'autre main, conduisait prudemment son cheval poussif, ne voulant pas trop effrayer

sa compagne, assise majestueusement sur le siège principal, recouvert d'une draperie qu'elle avait, elle même, fabriquée, d'après la mode de Catalogne. Elle se cramponnait fortement aux haridelles, ou plutôt aux longues oreilles, couvertes de toile du pays, grossièrement peinturées en gris, et qui en ornaient les deux flancs.

Jamais la calèche, ni le cheval, ni la femme ne sortaient, ensemble, les jours de mauvais temps.

Le père Provençal était le seul charretier canadien-français qui possédât une voiture d'un tel luxe.

Il n'y avait que quelques familles de la plus haute bourgeoisie, quelques seigneurs de campagne, quelques riches notables et messieurs les curés, sans parler des riches communautés, qui eûssent le droit de posséder une voiture de ce genre aristocratique.

La charrette, ou le *cabrouet*, était la seule voiture de promenade du peuple.

Les Bostonais n'avaient pas encore popularisé le " *quatre roues*," la " *Waggine*," encore moins la " *Chienne*," ces voitures du jour, ainsi nommées, par les habitants des concessions, les messieurs du grand rang ou les gens de la grande côte, tout comme l'on dit encore au Canada.

Pendant longtemps, les habitants de la campagne ne voulurent de ces nouvelles voitures américaines, bonnes tout au plus pour les vilains citoyens de la République voisine, mais non pour de nobles sujets du Roi.

D'ailleurs, nos chevaux normands, les plus fringants, mais toujours fidèles aux goûts et usages monarchiques de leurs maîtres, ruaient et piaffaient de rage, quand leurs conducteurs dégénérés voulaient absolument les asservir à ce joug nouveau, inventé par l'esprit révolutionnaire.

Le père et la mère Provençal ne firent usage qu'une seule fois d'une voiture à

quatre roues; ce fut au jour de leur enterrement.

Il n'y avait donc que les plus riches de l'Angleterre et les hauts militaires de son état-major qui eûssent en possession des carosses à quatre roues.

La calèche canadienne, devenue voiture du peuple, règne encore en souveraine, à Québec, et fait les délices des promeneurs étrangers qui voyagent dans nos côtes et nos hautes montagnes.

Il fallait donc, absolument, gagner les bonnes grâces du Père Provençal pour se procurer le luxe et le plaisir de longer la rue St. Jean, en calèche de louage, et de " passer le Jupiter," tout devant, " la source minérale à Gagné." *

Cette voiture de famille ne servait pas aux étrangers, ni ne sortait, non plus, dans tous les temps, encore moins la nuit ; excepté, toutefois, pour porter le Bon Dieu

---

* Grande statue au coin de la rue St Jean et Jupiter. Fontaine sulfureuse sur la propriété du notaire Bolduc.

aux mourants, quand M. le curé le voulait absolument.

Sans désirer devenir marguillier ou l'ami du bédeau, le père Oneil, ce brave citoyen ne faillit jamais à son devoir envers l'église et l'autel.

En ces jours d'indépendance, la calèche ne menait pas les flâneurs de l'Etat pour de l'argent comptant, ni autrement.

Les amis, les voisins et les électeurs, refusaient obstinément toute voiture que la leur, pour aller voter ou remplir leur devoir officiel ; tant on tenait à conserver une bien noble indépendance. Les plus pauvres allaient voter à pied.

Les députés n'étaient pas encore payés, doublement, et travaillaient pour le pays, par dévoûment.

Les terrassiers de chemin de fer ne pouvaient les acheter ni les conduire par le bout du nez.

Encore moins, pouvaient-ils arrêter les

chars de l'Etat, en les enrayant ou en embauchant les cochers.

Les juges se choisissaient parmi les bons avocats.

On les prend aujourd'hui parmi les méchants huissiers des ministres, les hauts crieurs publics du gouvernement, parmi ceux qui sont toujours prêts à procéder à quelque vente officielle ou à l'achat de quelque syndicat.

Les Bédard et les Panet sont partis. On intrigue partout sur les bancs et l'on opine plus que du bonnet politique que l'on a acheté.

Plus d'*Habeas corpus* pour sauver les innocents politiques, protéger les accusés ou les prisonniers. On les pend comme des chiens ou des fous, sans procès formels. On crée des juges *ad hoc*, des tribunaux dociles *ab hoc et ab hac*, des jurés à la main, et l'on fait des lois bien commodes tout comme à Régina.

Aussi les " Pendards " jugent plus faci-

lement et les pendus meurent plus glorieusement.

Le faux serment n'est plus qu'un double jeu de l'honneur, un facile instrument. Les officiers, les députés-rapporteurs et les jurés, sont enrôlés d'avance dans le régiment des menteurs.

La parole d'honneur, chez le ministre, n'est plus, hélas, qu'une duperie préméditée.

Nos chefs tories, cochers dangereux, conduisent ainsi dans l'ornière le carosse à sept roues de la confédération.

Mieux valait pour nous l'unique calèche du père Provençal. Hélas que les temps sont changés !

La mère Provençal, de son côté, avait fourni sa part dans l'acquisition de cette calèche si précieuse.

Elle tenait la caisse commune qu'elle

remplissait, petit à petit, des profits de son petit négoce.

En effet, grâce à ses économies, elle trouvait moyen de tenir en activité une petite échoppe, spécialement assortie, pour accommoder les pratiques de son mari, les bonnes et les enfants du voisinage.

LE MAGASIN

—

A la lueur d'une chandelle, dont la mêche était ornée d'un rond chapeau ou d'une couronne, digne d'un roi de Siam, on distinguait sur un vieux comptoir : une balance et quelques poids rouillés, des pains bis, du beurre, des herbes salées, une citrouille et quelques jarres de grès ; du saindoux, des pralines, du boudin et des cretons, en temps de Noël, et quelques œufs, fraichement pondus, par les poules de l'écurie.

Sa vitrine était spécialement réservée pour attirer les enfants les plus friands et les ménagères les plus soigneuses: des chevaux, des coqs et des cœurs, en pain d'épice, des croquignoles et des pinoches, des maisons, en sucre d'érable du pays, des cannes et des bâtons, en sucre des Indes, bariolés de rouge, tout comme les enseignes des barbiers (les saigneurs des seigneurs anciens, mais les tondeurs de nos moutons ou de nos lions modernes.)

Enfin, des Bull's eyes et des étoiles, de la tire en bâtons pour la mi-carême et pour la Ste. Catherine, des (pinpermanes) pimprenelles et autres sucreries des confiseurs du temps.

Les couturières pouvaient aussi y choisir leurs petits effets du métier.

Dans les coins du vitreau, quelques écheveaux ou pelotons de fil ou de coton (les rouleaux n étaient pas encore sur le marché) des pelotons de ficelle et de la "laine d'habitant" pour raccommoder les

bas, du coton à chandelle, de l'empois, de la pierre bleue (indigo), une brique de savon du pays, un papier d'épingles, des étuies, en bois rond, pour conserver éternellement dans ses poches les aiguilles et les passe-galons ; des broches à tricoter, du galon, de la babiche et de la gomme à mâcher ; puis des toupies et des marbres pour les enfants, et toujours de l'orge pour faire de la tisane aux vieilles filles, et de l'avoine, du chanvre et du mil pour les oiseaux.

Au printemps, en ces jours de purgation générale, la mère Provençal n'oubliait pas les remèdes spécifiques.

Hélas ! l'omni-cure du docteur Pourtier n'était pas encore trouvé.

Le *Philodonte* et le *Sothérion* n'avaient pas non plus été donnés par les gens de la pharmacie des Grecs pour ressusciter ceux qui ne sont pas encore morts, faute de ne pouvoir respirer.

Mais, pour les maux d'estomac, la vieille

avait : son sapinage, ses bottes de savoyanne, ses branches d'épinette, ses écorces de hêtre, de bouleau et le sureau blanc, pour les enflûres et la démangeaison ; sa gomme de sapin pour les plaies, son " sang de dragon " et son thé sauvage, ses graines de Ste. " Geneviève " et de " *chasse-pareille*," pour les rhumatismes ; ses herbes à chats, à dindes, son houblon pour les corps dérangés, sans oublier le plantain, le pisen-lit, la verge-d'or et la camomille pour les estomacs " dégraffés." et le pimbina pour nettoyer la langue et les bouches fiévreuses ; en un mot tous les produits de la pharmacie huronne, exploitée, en ce temps tout comme aujourd'hui, par les sauvagesses des Lorettes ou les Esculapes des Indiens du célèbre fort des chouayens.

Elle n'oubliait pas, non plus, les fumeurs. Sur ses tablettes, on voyait, pêle-mêle, des pipes en sucre pour les enfants et des pipes de terre pour les plus vieux tireurs. A côté, un rouleau de (tabac menoque), du tondre, de l'amadou, un batte-feu, avec sa

pierre à fusil (silex et briquet), puis des pincettes en fil de " maréchal" (style de vieux cochers), des tabatières et des blagues en loup-marin, puis des paquets d'allumettes plongées dans le souffre et attachées ensemble par un fil ou une courroie d'écorce.

A chaque saison, l'on y trouvait les fruits sauvages et canadiens. Des fraises et des framboises du lac à Bonhomme, des atocas et des bluets, du petit et du grand " Capsa," de la bourdaine et des gueules noires du lac de Beauport, des mûres, des snelles, des pommettes, des cerises à grappes et des quatre-temps de la rivière Jaune, et aussi des prûnes du Château, sans compter les glands, les faines et les noix, et puis, en hiver, quelques pommes gelées, délicieuses, bouchées si chéries des femmes et des enfants.

Pendant nos quarante jours maigres de notre trop long carême d'autrefois, on pouvait s'y procurer, aussi, des pois cuisants et des fèves de l'Ile d'Orléans, des poireaux

de St. François, et des navots jaunes de la Ste. Famille,

Puis du lait gelé et du blé-d'inde lessivé de St Pierre et surtout des oignons de Beauport.

Ces produits ont encore conservé leur célébrité.

Les pommes et les citrouilles pour faire de la compote et quelques harengs fumés remplaçaient nos célèbres fromages rafinés dont la mère Provençal, cette ennemie des parfums étrangers, ne pouvait supporter ni l'odeur ni le goût.

Elle eût, préféré, plutôt, se risquer à manger des huîtres, avaler des écrevisses ou croquer des crapauds.

A l'approche de la Semaine Sainte, la religieuse marchande, pensait toujours à offrir à ses pratiques quelques rameaux de sapin que son mari allait couper dans le bois de gomin ou dans celui de Perceville, que " M. Lemoine aux oiseaux " appelle aujourd'hui Perceval et que des canadiens,

encore plus anglais que lui, ont nommé Spencer-Wood

En nos jours de relâchement national on tourne tout en anglais.

Dans l'humble vitrine, on y voyait, de plus, quelques chapelets canadiens, engrenage fait à St-Michel, des tableaux de la messe et des neuvaines du pays, des calendriers, des almanacs et des a-b-c, les seules et premiers chefs-d'œuvres des librairies indigènes et Québecquoises de MM, Neilson, Cary, Le François et Fréchette.

Elle pensait narguer, ainsi, avec des catéchismes, ses trois grands amis et beaux garçons, les frères Jourdain, mais trop philosophes, disait-elle, et vexer aussi leur vieux voisin, le père Pozer, le millionnaire de Québec.

Jamais, celui là, ne lui achetait rien ; il ne voulait lire que sa grande bible protestante, toujours assis près de sa fenêtre, et faisant sauver de peur les mères et les en-

fants en leur montrant son grand bonnet blanc.

Il devint, cependant, avant de mourir, l'ami de la religieuse mère Provençal, et voici pourquoi :

Il laissa vendre son ménage, à l'encan public, pour défendre les pauvres et lutta longtemps pour elle, aussi, contre la Corporation.

Il obligea le shérif de vendre, pour la premiére enchère, un vieux meuble, le plus chétif qu'il tenait, hautement, en ses mains tremblantes. Il le fit adjuger à bien des centaines de piastres ou plutôt de louis, voulant règler ainsi le montant de tous ses longs procès. Il voulut ainsi se venger de la loi passée contre les perrons.

Ce meuble précieux, n'était qu'un vieux pot de chambre fêlé et un peu sali.

Le public a ri, pendant bien longtemps, de cette vieille vengeance allemande.

La mère avait applaudi beaucoup, mais jamais elle ne put pardonner à l'échevin

Yankee-Jones, son éternel ennemi, et l'auteur de ce règlement maudit, qui faillit créer une révolution sanglante dans notre pauvre et tranquille cité. Les perrons furent donc abolis.

C'était la vendeuse la plus aimée et le magasin le mieux assorti et le plus populaire, aussi.

Il eût, ma foi, paru avec assez d'éclat, en ce temps d'aujourd'hui, dans notre antique et si étroite rue St. Jean.

Aussi, les anciennes boutiques paraissaient y avoir choisi leur séjour, à l'infini.

Les vieux vendeurs et les buveurs d'eau sont partis, mais les vendeurs et les buveurs de boissons, moins pures, néanmoins, que celles du Père Provençal, y règnent en souverains, et on y vend que des choux.

Evidemment, la ville de Québec ne veut pas trop s'enivrer des idées du commerce, tempérant et plus salutaire, qui se répand ailleurs. On ne veut pas élargir cette vieille ruelle.

Non, non, jamais Québec ne voudra devenir, non plus, une cité, tout à fait commerciale à la façon des Etats, et voici pourquoi :

QUÉBEC EN 1885

—

Québec, fondée en 1608, est la mère de toutes les autres villes, en Canada.

Toujours souriante, elle a vu naître et grandir ses enfants, sans s'occuper de sa propre existence.

Elle n'a jamais perdu son bon cœur, son hospitalité, son dévouement, son humeur joviale, sa grande beauté naturelle que ni les années, ni les injustices, ni les jalousies. ni l'ingratitude des autres cités, devenues ses rivales, n'ont jamais pu lui enlever.

Elle a conservé sa taille élevée, son corsage de Déesse, ses formes incomparables, ses contours enchanteurs, son haleine

parfumée et sa toilette si riche en parures de toutes sortes, étalées sur les champs si pittoresques qui l'entourent et qui font l'admiration de tous les amoureux de la belle nature. Voyez ce buste de granite, cette large poitrine qui s'élève en promontoir, cette tête de Bellone et sa couronne de diamants, sur laquelle flotte hautement le pavillon britannique !

Le bas de sa taille de géante, semble être serré par un ceinturon noir, que forment les eaux confluentes du St-Laurent et du St-Charles.

Cette déesse guerrière regarde l'Orient, le front tourné vers son ancienne mère patrie.

Devant elle, l'Ile de Bacchus,aujourd'hui l'Ile d'Orléans, qui s'offre à elle comme le plus riche camée de son écrin, entouré d'un immense cercle d'argent.

En arrière, près des plaines d'Abraham, voyez les buttes à Neveu qui forment comme les nœuds de sa longue chevelure qui s'étend jusqu'à la nuque du CapRouge.

A sa droite, les plus beaux reliefs que la nature a fait ressortir sur ses vêtements, de Lévis — qui, se terminant en pointe, comme un long cachemire, viennent protéger les fortes épaules de cette majesté herculéenne.

A gauche, la verdoyante vallée du St. Charles, puis les riantes campagnes de la Côte de Beaupré, se déployant jusqu'à la la bordure des monts Laurentides, ne forment-elles pas tous les plis, les draperies les plus belles, de sa robe ?

Voyez donc cette longue trainée de maisons blanches qui, comme une chaîne d'argent, rattache à sa ceinture, le plus bel ornement de cette antique châtelaine, je veux dire, cette magnifique chûte du Montmorency qui paraît pendre, bien au loin, comme une gigantesque breloque d'opale, toute éclatante de la lumière de ses eaux lactées, toujours bouillonnantes et faisant du bruit.

Avec ses airs de grandeur, ses formes

incomparables, cette richesse de toilette, cette fierté martiale, comment voulez-vous que la ville de Québec puisse devenir, tout à coup, une ville commerciale ?

Elle se débarrassera, toujours difficilement, de ses goûts, de ses allures, de ses caprices de naissance.

Née au milieu des loups, puis choyée sur des genoux militaires, vivant aujourd'hui au milieu des jouissances et des plaisirs des plus belles campagnes, comment voulez-vous que cette fille gâtée de la nature puisse se faire facilement aux travaux des usines, aux ennuis de la politique, aux froids calculs des comptoirs ?

Non, il lui faut être vivandière ou paysane !

Ses casernes ou les chaumières doivent pendant longtemps encore l'abriter.

Québec veut rester ville de garnison. Elle regrette toujours tous ses vieux soldats.

Elle s'imagine que la bonne Reine paie et nourrit encore, à ses frais, les jeunes moustaches avec lesquelles elle s'amuse.

Elle les croit assez fortes pour la défendre contre tous les Iroquois qui voudront lui arracher bientôt jusqu'à la chevelure.

N'importe, conservant toujours ses illusions de jeunesse, elle dort, en pleine sécurité, et ne s'occupe nullement des dangers du dehors.

Les ennemis sont entrés dans sa citadelle. La ville est au pillage, ses voies de ravitaillement sont coupées jusqu'au pacifique. Elle dort toujours trop indifférente et couchée sur ses canons.

Son "Garnison-club" est aujourd'hui pour elle, son conseil de guerre. son comité du salut public, l'estaminet inspirateur et consolateur du gouvernement.

En effet, dans les mêmes salles où les ingénieurs des Rois Georges préparaient et exécutaient leurs plans militaires de défense ou de fortifications, aujourd'hui, pré-

cisément, dans les mêmes appartements, des ingénieurs plus civils, font et défont les plans politiques de notre administration fédérale ou provinciale.

Soutenu par l'Etat, c'est là que notre ministre de la guerre, général de la coterie et la terreur des Pékins ou des Capons, est le plus fortement invulnérable dans sa forteresse entourée de fusils Chinois et de baguettes au riz.

C'est là que nos députés et officiers, bien armés de fourchettes, dînent à nos dépens, et décident, entre deux verres de vin, les traités à conclure et de la rançon à payer.

Les bons citoyens du dehors paient en silence les frais de la guerre, sans s'occuper du montant.

" C'est là que *notre* Adolphe, assis dans son assiette,
Commande mieux, en grand, l'armée de Big ouette."

Aussi, la paix règne à Varsovie.

En effet, en dehors du parlement, personne, dans Québec, ne parait s'occuper sérieusement de ce qui s'y passe.

En vain, la voix des dix braves de l'armée libérale ne peut réveiller les endormis.

Et cependant la ville est au pillage !

Il a fallu la mort de ce glorieux Riel, cet assassinat politique et maudit, chez tous les peuples civilisés, pour réveiller un peu tout Québec des beaux rêves qu'elle avait toujours rêvés et la faire prendre ses raquettes pour se réchauffer un peu.

Mon Dieu, de quel sommeil mortel n'a-t-elle pas trop longtemps dormi ?

Véritable Salamandre, Québec a pu survivre gaiement à tous ses nombreux incendies.

Jamais l'adversité n'a pu ébranler son courage ou sa bienfaisante hospitalité. Elle a toujours conservé sa sérénité dans les désastres tout comme dans ses jours de gloire et de prospérité.

Victime des convoitises de ses rivales, elle oublie, dans sa tendresse excessive,

jusqu'aux trahisons les plus perfides de ses propres représentants.

Elle compte toujours, avec confiance, sur la Providence. Elle attend ! Elle attend !

Qui voudrait blesser le cœur d'une aussi tendre mère et la troubler dans son sommeil innocent, par les sifflets des usines et le bruit des machines qu'elle n'aime pas ? Elle préfère rester et dormir avec ses amours, au bruit du canon !

Quand elle le veut, absolument, qui pourrait l'en empêcher ?

Autrefois sillonnée par les boulets, épuisée par la faim, assiégée bien des fois, Québec, cette ville éprouvée est restée la première forteresse de la nation, et la mère nourricière de notre civilisation qu'elle a su porter jusqu'au golfe du Mexique, sur les bords du Pacifique et dans les glaces du Nord et malgré les périls de la Baie d'Hudson.

Son unique désir, voyez-vous, n'est pas

de faire de l'argent. Son ambition n'est pas celle des marchands.

Aussi, ses plus grands héros ne furent pas toujours des commerçants ni ses nobles parmi les intrigants ou les charlatans.

Elle aime ses bons cochers tout autant que ses autres plus grands enfants.

Provençal lui en fut toujours reconnaissant et travailla pour elle, tout comme pour lui et sa femme aussi.

Cette pauvre femme fournissait bien avec son petit magasin sa quote-part dans la communauté, mais la calèche trop aristocratique du mari n'aidait pas du tout à remplir la cassette de la société, pour les temps de pluie.

On parlait souvent de se défaire de ce trop somptueux véhicule qui ne rapportait rien.

Cependant Provençal n'eût jamais voulu la vendre ni la louer à quelqu'ennemi de sa race.

Le gouvernement tout entier, eût-il dé-

siré s'en servir, en payant bien cher et comptant, que l'indépendant propriétaire lui en eût refusé l'usage avec un profond dédain.

Hélas que les temps sont changés!

Aujourd'hui, la calèche est devenue la voiture de tous les roués candidats qui veulent la louer au prix demandé, quand les carosses ne suffisent plus.

Les cochers se vendent au plus haut enchérisseur et donnent leur vote pardessus le marché!

Les électeurs ne vont plus voter qu'en voiture payée. Autrefois, ils allaient bien plus noblement à pieds, chercher et élire, sans frais, leurs députés plus fiers de leur honneur.

Aussi, nul candidat assez ambitieux n'eût jamais pensé aller solliciter, sans être demandé, ou mendier les suffrages, et, encore moins, se vendre, à l'avance, pour pouvoir acheter, ensuite les votes des méchants électeurs et de tous les fainéants.

D'ailleurs, il eût été repoussé et honni de tous les voteurs indépendants.

Il n'y avait parmi nous ni endormeurs ni endormis, Tous, nous étions réveillés et nous montions la garde, très fidèlement.

La calèche canadienne ne menait pas de canaille politique.

Le père Provençal eut préféré transporter avec la sienne le fumier de son écurie, plutôt que de charroyer le mauvais engrais électoral que, de nos jours, nos ennemis paient au poids de l'or.

Nous devenons moins indépendants et moins patriotes, et notre fierté nationale paraît aller en s'amoindrissant

Heureusement, disons-le hautement, que cette dégénérescence est encore moins générale, chez les petits que chez les grands.

Chez les premiers, c'est plutôt l'effet de l'erreur ou de l'ignorance, mais, chez les autres, c'est le manque de cœur, c'est la cause de l'astuce, de la vénalité, de la lâcheté ou de la trahison. Après tout, les

bons habitants et les artisans, sont les plus indépendants, mais, les hommes riches des villes ne sont que trop souvent que des marchands d'élection. L'humble et petit travailleur est resté, malgré tout, bon canadien à la maison, quand on ne va pas le gâter, le tromper.

Qu'on l'instruise donc, encore mieux, enseignons-lui la vérité, et faisons lui connaîtrc notre bonne histoire, au moins par la tradition nationale dans nos foyers, et les écrivains perfides et trop flatteurs, les historiens, les journalistes imposteurs et tous les grands meneurs politiques, embaucheurs ou embauchés, ne trio:npheront pas toujours. Le bon peuple aura son tour, Dieu aidant.

LA CAUSERIE DU SOIR

—

TROISIÈME PARTIE

—

Les courses ; Le premier cocher du marché ; Les monuments.

III

Oh ! mes enfants ! on ne saurait trop le répéter :

Hélas ! que les choses sont changées, en Bas-Canada ! Autrefois, point de traîtres parmi nous, point de fainéants. Les quelques lâches sont restés flétris jusque dans leurs descendants. On reconnait encore les fils de ces nobles achetés. Ils sont de

toutes les coteries et font sentinelles pour tous les gouvernements et devenir officiers.

Le peuple s'en défie. Ils les distingue partout à la marque qu'il a faite au front de chacun d'eux. Il déjouera leurs calculs égoïstes, leurs perfidies.

Il triomphera des tories canadiens, tout comme il a triomphé des tories anglais. d'autrefois.

Il saura ennoblir ses amis et flétrir aussi les traîtres, de quelques décorations étrangères qu'ils se couvrent.

Il fera descendre le juge de son siége usurpé et punira celui qui aura sali son hermine mousseuse.

Il répudiera le ministre qui l'aura vendu pour le prix du champ d'un potier.

Dans sa trop juste colère, il chassera tous les députés qui auront servi un autre maître que lui, dans le but de gagner par la trahison, une misérable pitanee, porter le tablier de valet ou le bonnet de cuisinier.

Depuis Lafontaine et Papineau la politique nationale est assoupie. On ne fait plus que de la bureaucratie.

On finira par se réveiller, ou s'en rassasier.

Le patriotisme chassera le cynisme de cette école moderne et légère qui a fait tant de ravages dans les cœurs de notre jeunesse instruite mais trop mal éclairée et inspirée par l'événemcnt d'un maître trop changeant et trop indifférent.

Que les Chapleaus, les Fabres, puissent rester toujours dans Paris pour pouvoir l'euseigner impunément.

Nous croyons, nous, encore aux bons sentiments du cœur, à l'amour de la Patrie.

Pour nous le patriotisme n'est pas reconnu eomme un vain mot, et la probité, la fidélité, en politique, que de la contrefaçon.

Le peuple veut avoir un chef qui n'ait pas le cœur au ventre, ni la soif du sang.

Nous aimons la justice pour tous ceux qui habitent le Canada, pour les petits tout comme pour les grands.

Telle a été et sera toujours notre devise nationale. Tel est encore, en ces jours d'injustice, notre drapeau commun.

Défendons toujours la politique de nos ancêtres et ne la renions pas, comme l'ont fait quelques-uns de nos hommes,pour s'enrichir ou enrichir de gros banquiers et gagner ainsi des titres et des cordons dorés.

La noblesse du peuple, celle du Père Provençal, ne se noie pas ainsi dans les crachats et ne se pèse pas aux poids des ducats.

Aussi, mon brave patron, comme tant d'autres, bien noblement désintéressés, n'eût jamais convoité les faveurs des grands qui ne les donnent aussi facilement qu'à ceux qui les ont plus bassement courtisés.

Il était parfaitement heureux, ne men-

dia jamais le pain de la trahison, et, content de son sort, il mourut en vrai patriote.

Provençal eut, cependant, ses moments de craintes et d'inquiétudes passagères, mais, jamais, il ne faillit à son devoir et ne vendit ses frères, pour satisfaire une ambition vaniteuse ou coupable, changer de nom, en vendant sa nation.

Après un été d'une pluie torrentielle et continuelle, la disette commençait, un jour, à se faire sentir.

La barrique du père Provençal était toujours remplie, mais, sa caisse se vidait, petit à petit.

Les laveuses, les pratiques, se servaient trop abondamment de l'eau tombée du ciel ; le cheval du charroyeur d'eau, hennissait et piétinait dans l'écurie, la calèche renflait, et la pluie continuait toujours.

Ce fut, durant une nuit bien noire, toute pleine d'orages, que des marins anglais, qui la descendirent bien des fois, emportèrent, furtivement, la bien vieille statue du général Wolfe, en Angleterre.

A bord de la Pique, pour la dernière fois, et tout le long du voyage, ils burent, tous les jours, sans y manquer, à sa gloire et à ses succès militaires.

On crut, pendant longtemps, à une résurrection d'étudiants, ou à un vol d'antiquaires. On pleura sa disparition, et l'on crut encore, cette fois, à sa fin dernière.

Plus tard, ces joyeux marins, renvoyaient ce monument au propriétaire.

Mais, O sacrilège ! ils lui avaient coupé un bras, pour pouvoir y mettre son corps, tout entier, dans un magnifique cercueil, qu'ils adressèrent au maire de Québec.

Le bras du guerrier fut sauvé.

L'immortel général, montre encore de son bras, aux passants, l'endroit de la côte de Beaupré où descendit d'abord sa brave

armée qui fut repoussée par les fusils à pierre des habitants.

Plus tard encore, ce fut en 1845, de gros militaires anglais, haut génies de garnison, voulurent s'en emparer, de par leur autorité, et refusèrent de remettre la statue qu'ils avaient renfermée, dans leurs bureaux officiels, convertis aujourd'hui en salles d'amusements pour nos enfants de la citadelle, distraire les vieux dîneurs, et instruire les éclaireurs du général A. P. Caron.. Point peureux, mais plus civils, les propriétaires de ce monument, tant convoité des anglais, ses enleveurs, le firent saisir revendiquer par l'huissier du shérif qui l'emporta, péniblement, sur ses épaules et le déposa précieusement entre les mains de la Cour.

Il y eut donc grand conflit d'autorités, mais, cette fois ,encore, la plume fit baisser l'épée.

Victorieux, les propriétaires fixèrent, bien haut, ce trophée historique que les

grands militaires refusaient de réinstaller, dignement, afin de fêter, plus civilement, son centenaire. Wolfe, plus choyé, cependant, que le général Brock, à St-Roch, ou que les grandes statues de Neptune et de Jupiter, est encore vivant, malgré tout.

Les citoyens de Québec. toujours indifférents, ont laissé tomber, dans la rue, leurs grands Dieux de l'Olympe.

Ils ont préféré la botte à Barbeau ou l'orignal à Dugal.

Heureusement, pour nous, grâce à notre patriote sculpteur Berlinguet, nous avons, au moins, la belle statue du bon Cartier. Wolfe, ce vieil enfant du siège de Québec, et ciselé artistiquement par un soldat reconnaissant, fut né, dit-on, à l'Hôpital-Général, puis, vint ensuite honorer de sa présence, la vieille cantine des Cyriacs, comme une sentinelle fidèle du Palais.

Toujours le même, dans son accoutrement, et de parfaite ressemblance, mais plus près du ciel, il est aujourd'hui, à l'abri

des outrages des passants, et défie les enlèvements. Il vivra donc encore longtemps, sous les yeux des paisibles citoyens de la rue St-Jean, et malgré son grand âge, de plus de cent ans.

Le père Provençal l'aimait beaucoup ; c'était son plus vieux voisin.

Debout sur sa porte, il regardait depuis longtemps la pluie qui battait sur sa noble figure.

Ses pratiques le laissaient et sa caisse baissait, petit à petit, et la pluie continuait toujours et tombait par torrents.

Est-ce un second déluge et la fin des temps, se demandait le vieux couple inquiet, mais toujours confiant en la Providence qui nourrit les oiseaux ?

Ils pensaient déjà, tous deux, aux mi-

sères de l'hiver, aux souffrances des plus pauvres qu'eux.

Ils commençaient à se décourager pour eux mêmes. Assez tard, et à leur grande surprise, ils aperçoivent, puis reconnaissent à la lueur de leur unique chandelle, les binettes familières des deux plus riches voisins, qui venaient à leur pétit magasin, après avoir laissé, pour la première fois, peut-être, leurs épouses chéries, toutes seules, à la maison.

C'étaient bien MM. *Germain Le Noir* et M. *Caribou*, les deux plus gros marchands canadiens-français de la rue St-Jean, et les meilleures pratiques du père Provençal.

Bon soir, notre bon voisin ! nous venons vous demander un service.

Demain, commencent les courses. Nous fermerons nos magasins, car il n'y aura rien à faire pour nous tous.

Hélas ! c'est bien que trop vrai, mes bons messieurs ; encore une semaine de perdue pour moi, dit le père Provençal,

attristé ; le beau temps ne me vaudra guère mieux que la pluie. Que voulez-vous que j'y fasse ?

Nous venons vous demander, lui disent-ils, d'un ton bas et suppliant, de vouloir bien nous laisser avoir votre calèche pour nous transporter sur les plaines d'Abraham.

Grand bien vous fasse, ô mes amis, mais je ne prête mon cheval à personne ; nulle main étrangère ne saurait le mener.

D'ailleurs, mon cheval pourrait bien vous ruer.

Mais, faites-nous donc ce plaisir, bon voisin ! Nous voulons bien nous montrer très reconnaissants, dirent-ils, en jetant un coup d'œil significatif sur la mère Provençal.

Allez-vous nous refuser ce service ?

Le père, un peu surpris, réfléchit et resta longtemps muet; puis, saisissant à son tour, le regard plus intéressé de sa femme : Eh bien, dit-il, résolument, pour des pra-

tiques, pour des vieux amis, pour de bons voisins, pour des vrais canadiens, je vous mènerai, volontiers, jusqu'à la barrière du terrain, et cela sur le siège de devant de ma calèche, et cela s'il fait bien beau, très beau, bien entendu. Je serai prêt en ce cas. La mère applaudit. Tout fut à merveille.

Pour la première fois, les deux voisins parcimonieux, se montrèrent un peu généreux.

LES COURSES.

Par un soleil magnifique, enfin sorti des nuages, Provençal conduisit ses deux amis sur les plaines d'Abraham, où toute la population de Québec, annuellement et souvent durant toute une semaine, allait s'amuser à l'envie.

Les bureaux, les chantiers se fermaient.

Toute la flotte et les matelots chômaient, et ces derniers montaient en foule, pour y faire leurs parties de boxe, le soir, avec les traînards, aussitôt que la police militaire, spécialement organisée et la seule que nous ayions, se fût retirée.

Durant le jour, les dames de l'aristocratie, et messieurs les militaires, ceux de l'état-major, se faisaient un honneur d'y étaler leurs brillantes toilettes et d'y faire promener leurs brillants équipages.

Les quelques privilégiés, parmi le peuple, qui avaient le rare avantage de posséder un cheval, y amenaientleurs femmes et leurs enfants, entassés dans une charrette, toute couverte d'une toile du pays, de branches de sapins, ou de vertes feuilles d'érable.

On passait la journée dans ces tentes ambulantes, à dévorer, comme des gloutons, les provisions apportées, et à vider le petit flacon de rhum blanc.

La foule y venait à pied. De très nom-

breux et joyeux restaurants, improvisés, mais bien approvisionnés, savaient régaler les pauvres piétons et leurs familles réunies.

Les tables étaient chargées de mets et de liqueurs assorties.

Les joueurs de guimbarde, de violon, de flûte,de clarinette, de corne-muse, et, plus tard, les orgues de barbarie, présidaient aux chants populaires et à la danse du cotillon et des jupons.

C'était la grande fête annuelle du peuple de Québec et de tous les environs. On chantait : Vive la Canadienne ; à la claire fontaine ; Vive le Roi, la Reine, Vive Napoléon !

Le goût des Anglais pour le *fun*, la boxe et le sport, commençait à se former aussi dans les mœurs des Québecquois.

Le dernier jour, nous avions nos courses pour les chevaux de charretiers et des habitants,

A la fin de la semaine, des jeux de

toutes sortes, par des gens aux bras attachés, les yeux bandés, ou le corps enfermé dans des poches, et jusqu'aux courses des petits cochons, dont on graissait les pattes et la queue. C'étaient toujours des irlandais qui les attrapaient le mieux.

Çà et là, sur ce vaste champ, sur ses tertres et ses bosses, dans les coins les plus isolés, sur les bords du chemin, et jusque sur les terrains voisins, l'on voyait partout de petites tables garnies de pain d'épices, de sucreries et de raisins secs ; des oranges et des citrons, des torquettes et des pipes, et, toujours, de côté, un quart de petite bière d'épinette, monté sur une forte chaise, au fond de bois, ou de platesbandes, d'une écorce épaisse et brune, et fortement entrelacées.

Souvent, tout auprès, un couple heureux ou amoureux, mais bien fatigué des plaisirs de la journée, se reposait, nonchalament assis par terre, sur leurs mouchoirs de coton barré, ou de soie de couleur.

Le cavalier, avec son veston et sa cravate du dimanche, fumait librement sa pipe et quelquefois son cigare de bourgeois, répandant, partout la fumée, et le parfum de la canelle ou celui du rat musqué.

Tête nue, plein de sueur et altéré, puis serrant son chapeau, entre les jambes, il mettait son gilet à bas.

De sa main libre, il soutenait, au-dessus de sa blonde, son grand parapluie de coton, pour se protéger, tous deux, d'une chaleur trop brûlante.

Jamais fille du peuple, en ville, et encore moins à la campagne, n'eût osé porter des parasols et se pavaner avec les petits ronds bariolés et frangés de soie, comme ceux d'aujourd'hui.

La forme de leurs chapeaux de paille protégeait assez leur teint de rose.

Leurs couleurs naturelles valaient celles d'aujourd'hui. On craignait moins aussi de se chiffonner.

Nos garçons, moins fiers, que les *swells* (nos enflés) et les " *dudes* " du jour, moins guindés et moins tirés à quatre épingles, ne marchaient pas aussi roides, et tout comme s'ils avaient avalé des tisonniers. Ils ne se tenaient pas, avec peine, sur leurs pieds enflés, dans leurs trop petites bottes cirées, et montrant leurs doigts emberlificotés dans des gants jaunes, craqués et trop serrés.

Nos souliers français nous donnaient moins de cors aux orteils, et l'on était moins gênés dans nos mitaines.

On ne mettait pas, non plus, de gants blancs pour dire la vérité et exprimer notre pensée. On savait aussi travailler avec nos mains, nues, mais toujours assez nettes, et des doigts moins crochus.

Les filles, au beau corsage, aux hanches naturelles, n'avaient pas d'empois ni de fil de laiton à se procurer.

Elles n'empruntaient ni leurs gros croupions des grecques, ni leurs turbans des

musulmanes, et, encore moins, leurs couettes de cheveux, aux mandarins chinois.

Aussi, on faisait nos " mises " de fouet avec les cheveux de nos filles ou de nos femmes, pour ménager la ficelle, la peau d'anguille et la soie.

On prenait nos ébats sur l'herbe, sans crainte de tout bosser ou de perdre même nos ajustements.

Que de joies plus belles et plus naïves qu'en ces jours de fêtes populaires.

Aujourd'hui, les filles de charretiers ou celles de nos petites pratiques, moins riches que nous, mais se croyant plus fortunées, toutes grandes demoiselles, élevées longtemps dans les couvents, se promènent encore trop longtemps dans les rues, sans aider à leurs mères, à faire la soupe, balayer la place, ou coudre leurs habillements.

Les garçons en font autant. Quand le père est borgne, et qu'il ne peut plus les nourrir à ne rien faire, tout durant l'hiver, et puis les promener encore, tous les di-

manches de l'été, ils mettent leurs chapeaux et s'en vont, sans dire bon jour à leurs trop vieux parents.

Les sœurs ne vont plus avec leurs frères, et n'aiment plus qu'à aller courir, l'hiver, sur des raquettes, avec tous les étrangers, déguisées en sauvagesses ou embarrassées dans leurs traînes, ou passent l'été à se rafraîchir.

Les garçons, bien trop grands, ne pensent plus qu'à boire, seuls, ou dans les cantines, à jouer au soldat, à l'école militaire St-Jean, ou à tourner la roulette, pour s'enrichir. Ecoutant toutes les sornettes du jour, ils prennent les baumes de tous les bons Samaritains, et croient avoir profité de leurs journées de courses, quand ils rapportent, dans leurs mouchoirs, quelques petites souricières ou autres attrappes de quelques américains.

Les hommes laissent, là, leurs femmes, qui se sont ennuyées à la maison ou chez la voisine, en se chamaillant sur la politi-

que et sur la religion, ou disputant contre leurs maris, sans oublier la Corporation.

Nous savions bien mieux nous amuser, ensemble, et travailler jusqu'au dimanche, en perdant moins de temps et faisant beaucoup moins de cancans.

Sur les plaines avachies de notre gouvernement, nous avons trop, aujourd'hui, de petits coureurs, que le diable paraît exercer, et n'en faire que de méchants trotteurs ; tandis que nous avions les meilleurs coursiers du monde.

Les courses, de nos jours, ne sont pas dignes de celles d'autrefois. Il y eut des coursiers célèbres, et des bons Jokies, pour les bien monter.

Le nom fameux de *Filo*, est resté légendaire. On voit encore ce nom figurer sur les meilleurs traineaux de nos glisseurs.

Il avait battu son pére, *Snapp*, ou le "*Borgne*," d'une demie longueur de col ; cela lui porta malheur.

Il en mourut à la peine. Les grands cour-

siers et les bons Jokeys, nous ont laissés, avec les militaires réguliers de notre Reine si aimée.

Le bruit assourdissant de ces fêtes publiques, n'était pas, on le pense bien, du goût du paisible Provençal. D'ailleurs, son cheval eût eu bien trop peur, et sa calèche fût certainement égratignée.

LE PREMIER COCHER DU MARCHÉ.

—

Provençal laissa, vitement, ses amis sur le terrain bruyant des courses, puis se hâta de retourner à la maison, pour y rejoindre sa femme, désertée de ses pratiques, en ces jours d'amusements.

Il descendait la Grande-Allée, tranquillement, assis sur le siége d'honneur, et méditant, sérieusement, sur sa bonne et première aubaine.

Les gens de la Basse-Ville, du Foulon, de Lévis, et des campagnes environnantes, montaient en foule, et gaiement, à pied.

On riait, on criait, à l'aspect imposant de la calèche antique, et du conducteur impassible, qui suivait les sinuosités de la rue, tortueuse et dangereuse, hautement emmuraillée, aux approches de l'ancienne porte St-Louis.

Quelques-uns, en exhibant leur monnaie, lui demandaient, à grands cris, de les mener aux courses, incontinent.

Le père Provençal, souffrait beaucoup, de se voir insulter ainsi, dans sa propre dignité. Il maudissait les insulteurs. Encore, se disait-il, si ce n'étaient pas des irlandais ! Si c'étaient, du moins, des canadiens-français, des amis, des connaissances, tout comme M. *Germain Le Noir* et M. *Caribou* ; j'accepterais, peut-être, mais, non ! non ! reprenait-il, de suite ; je ne suis pas domestique de la noblesse, ni cocher du gouverneur.

Ma calèche est pour ma femme, et moi, seuls.

Puis, il descendait toujours, d'un pas tranquille, et lent, comme un vieux monarque, imposant.

N'importe, se disait-il, ma journée est gagnée ! Encore une bonne et seconde chance, et, ma femme, à l'automne, aura son casque, fait en lucarne, et son gros manchon de lynx, si le commerce peut donner un tant soit peu ! Il ruminait, ruminait, toujours !

Il arrive tout près de la cathédrale. Mon Dieu ! dit-il, en ôtant son chapeau, je vous remercie, de vos bienfaits de la journée !

Une heureuse pensée lui traverse, subitement, l'esprit.

Si j'arrêtais un instant, ici, sur le marché, si désert, et attendre, bien secrètement, une seconde chance !

Qui, de mes confrères, pourrait le savoir ? Qui, le dirait à ma femme ? D'ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte !

Il faut pouvoir hiverner, tout comme nos petits oiseaux.

Instinctivement, il roidit les rênes du côté gauche, et le cheval plie le col. Voilà que tout l'équipage se trouve et s'arrête, magiquement, sur les bords de notre marché, y compris le conducteur, tout absorbé dans ses rêveries, d'une ambition bien légitime.

Il n'eut pas le temps de méditer sur les observations et les railleries malveillantes, que lui feraient, sans doute, ses meilleurs compagnons.

Il eût, probablement, cédé, de nouveau, à l'orgueil du métier.

Il voit venir à lui un étranger, un voyageur, empressé, qui, le prenant, naturellement, pour un cocher de place, d'une habitude éprouvée, lui cria : Cocher ! veuillez bien me mener aux courses !

Le Père, un peu troublé, rougit.

Vite ! monsieur, je suis de Paris, conduisez-moi, s'il vous plaît !

Cette politesse habituelle, et l'accent d'un français de la France, ramena un peu l'humeur chatouilleuse du vieux charretier canadien.

Cédant aux instances de l'inconnu, il s'exécuta, courageusement, malgré sa répugnance naturelle, mais, en scrutant bien, de ses deux yeux, bien inquiets, tous les alentours du marché, si désert.

Il se hâta donc de partir ; il était vaincu !

Le premier cocher de place québecquois, était né !

Son œuvre, sa mission, allait se fonder !

Encore quelques combats contre l'orgueil, et les préjugés du temps, et l'ordre des compagnons de Jéhu, était bien établi, en notre ancienne cité !

Le père Provençal se cacha, pendant

quelque temps encore, puis, enfin, se risqua, le dimanche, après les vêpres, à provoquer les rires moqueurs des passants, et le mépris simulé de ses jaloux, mais plus lâches confrères.

Bravant tout, il persista, dans sa bonne disposition, bien encouragé, qu'il le fût toujours, par son épouse plus intéressée.

Il put ainsi amasser, plus tard, des provisions suffisantes, pour passer les longs hivers de sa vie, toute exemplaire, et d'un patriotisme éprouvé.

Sa femme, ne perdit jamais sa courte promenade, en calèche.

Les pratiques du fidèle charroyeur d'eau, n'en furent pas plus mal servies. Le courageux cocher de place, n'en fut pas plus orgueilleux.

Il vécut, assez riche, content de son travail, fier de sa profession, de son indépendance naturelle.

Il mourut, donc, parfaitement rassuré

sur l'existence éternelle de son institution nouvelle, en notre cité de Québec.

Il racontait, à ses amis, avec une douce satisfaction, ses humbles, et premiers exploits, et ses luttes, contre les préjugés du temps.

Il a bien mérité, n'est-ce pas, mes enfants, de passer dans l'histoire traditionnelle, parmi nous, les charretiers ; puisque les historiens des grands ne s'occupent guère des petits moineaux de la rue ?

Compagnons de Jéhu, j'ai fait ma part, pour vous faire connaître le premier cocher de place, notre premier patron, le fondateur de notre ordre, en la cité de Champlain, à vous, de l'ennoblir, maintenant !

Qu'il ait aussi son monument !

La statue, et la barrique, de ce fidèle et patriote charroyeur d'eau, nous manquent, sur son terrain de bataille, au haut de l'abreuvoir public, sur notre plus vieux marché, que, ses seuls disciples, plus fidèles,

que nos hirondelles des Jésuites, n'ont pas encore abandonné, attendant, sans doute, l'herbe qui va y pousser, pour nourrir leurs chevaux, ou les veaux du gouvernement.

Au premier cocher d'Angleterre, à son meilleur serviteur français, qu'elle a cru devoir ennoblir, quelques-uns des nôtres, ont bien voulu lui ériger, déjà, un grand monument public, à Ottawa.

A chacun le sien (Suum cuique.).

En guise du peuple entier, Sir John A. Macdonald, avec son outil de manufacture anglaise, en a buriné l'inscription.

" Cartier fut un grand ministre !
" Un serviteur accompli !
" L'Angleterre est presque satisfaite !

Mais, moi, cocher français, avant tout, je préfère, encore, mon bien plus humble patron, ce fidèle serviteur de mon pays.

Cartier a bien gagné son monument, dit-on, avant celui de Champlain, ou de Frontenac, celui de Papineau, ou de Lafontaine, de Laval ou de Plessis, et, de beaucoup avant, celui de J. Bte. Isoïre dit Provençal.

Que cela soit ! (suum cuique.)

Mais, ce n'est pas encore celui du peuple, ni celui de l'histoire ; ce n'est que celui du parti Tory !

Ce monument, tronqué, de notre nationalité, n'est plutôt, pour un très grand nombre d'entre nous, qu'un provoquant trophée funéraire, érigé sur le bord de la fosse, qu'il a creusée lui-même.

Son maître, Johnny, n'a eu qu'à soulever un peu le couvert du tombeau, pour l'y faire descendre, avant d'y enterrer, tout entier, le corps du Bas-Canada, qu'ils ont, tous deux, mutilé et enseveli dans des langes trop serrés.

Le cadavre de Riel, est venu réveiller, depuis, celui de Lorimier, pour protester

contre l'érection de ce triste mausolée du premier cocher de nos tories.

Plus tard, l'histoire impartiale, et le Bas-Canada, français, tout entier, érigera le vrai monument national, que Sir George a véritablement mérité.

En attendant, la lumière commence à éclairer les esprits, et beaucoup, parmi ses plus grands, ses nombreux admirateurs, ouvrènt déjà les yeux, devant la triste réalité, et jètent les hauts cris.

A son tour, donc, et, en son temps, malgré les scribes et les pharïsiens, l'histoire gravera son inscription, sur ses tablettes de granit, que personne ne pourra cacher, ni détruire, devant la postérité moins passionnée, et mieux informée qu'aujourd'hui.

Justice se fera.

Montre-Œil,

Cocher de nuit.

PAMPHLET POLITIQUE

CAUSERIE DE LA SOIREE

—

QUATRIEME PARTIE

—

LE COCHER POLITIQUE.

—

Le Cocher Français Canadien d'Angleterre, au Canada Les Tories ; Ses amis, sa doctrine ; Notre loyauté méconnue.

IV

Maintenant, mes chers enfants, pour employer notre soirée, je vais vous raconter, fidèlement, les services, et les exploits d'un autre cocher, bien plus grand, et plus récent, mais, déjà beaucoup célébré, par les

siens, et par quelques jeunes historiens, bien dévoués, et, bien payés. Ce ne fut pas, voyez-vous, un petit cocher du palais, de l'Intendant, borgne, comme moi, mais, un bien haut serviteur, anobli, par la Reine, un ami des gros oiseaux, auquels il a préféré donner tous ses soins, plutôt qu'aux petits moineaux de la rue, et aux plus pauvres des passants.

Je vais vous parler de sa mission, de son ordre de fondation parmi les Canadiens-français et de son école tory. Il faut en perpétuer le souvenir dans nos foyers.

Plus tard, le peuple, mieux renseigné, finira par écrire son histoire impartiale, rendre sa justice inexorable et prononcer son jugement final, sur ce fatal et dangereux cocher.

En relatant fidèlement ses actes politiques, déjà enrégistrés, dans nos annales parlementaires, notre historien national devra nécessairement corroborer ce qui se

dit, déjà, dans nos familles. Il lui faudra bien tout raconter.

Presque toujours, les grands hommes qui ont été trop vantés de leur vivant, l'histoire plus impartiale du peuple, les a mieux jugés, quand ils ont été trépassés.

En attendant justice, écoutez bien ce que je vais vous dire et, plus tard, vous jugerez si je me suis bien trompé.

Cartier, Sir George, scut, en premier lieu, exploiter habilement le fanatisme religieux, pour tout mener à sa guise.

Pour mieux satisfaire sa vaniteuse ambition, exercer sa tyrannie, il scut parfaitement amuser et, trop longtemps, tromper, notre clergé national, trop confiant.

Ses notoires flatteries pour le gagner, descendirent jusqu'aux plus basses flagorneries.

Pour capter sa trop généreuse influence, il voulut, de plus, convertir la chaire de vérité, en une tribune politique, à lui seul dévouée.

Son génie politique vraiment diabolique, sa forte vertu machiavélique réussirent à faire trop croire à ses dupes et parmi les étrangers, à l'existence réelle d'un parti politique, dangéreusement organisé par les nôtres, en Bas-Canada, pour renverser nos autels, nos prêtres et notre religion.

Bien magiquement, il fit danser, devant leurs yeux, le hideux spectre rouge, le fantôme de l'Antéchrist, la bête à sept tête de l'Apocalypse, pour effrayer les saints, et réjouir les Pharisiens.

Il n'a que trop réussi. Il calomnia, sans merci, le peuple Canadiens-français le peuple du monde le plus unanimement attaché à la religion de ses pères.

Il réussit à marier, habilement et, presque canoniquement, le catholicisme à l'orangisme.

Pendant trop longtemps et jusqu'à sa mort, il sut faire accepter aux plus pieux des siens, ce mariage hermaphrodite, tout

comme l'alliance la plus indissoluble et bénie de tous.

Cette étrange union n'a porté naturellement, pour nous tous, que les plus mauvais fruits de tout mariage mixte et mal assorti, chez les peuples qui veulent rester absolument catholiques.

Il a voulu faire passer le peuple Canadien-français pour un peuple de Franc-Maçons ou de libre-penseurs, fortement ligués pour détruire toute autorité.

Trop longtemps, nous avons subi les mauvais effets et les funestes sermons de ce trop pieux charmeur politique et champion religieux, le frère desservant du grand prêtre de l'Eglise et du temple de l'orangisme.

Il a fallu la voix d'un grand pape, pour nous venger de ses calomnies scandaleuses, et nous sauver des braillards Pharisaiques et des illuminés. Il voulut nous faire excommunier !

Pourtant, notre peuple Canadien est

toujours resté catholique et soumis à ses autorités ; il le sera toujours, malgré ses détracteurs et ses ennemis.

L'histoire de nos luttes passées est toujours là pour le prouver ; celle de l'avenir dira aussi notre attachement sincère au Grand Pontife de Rome, encore plus qu'à tous les grands ou petits souverains séculiers.

Est-ce que nos magnifiques églises, nos si nombreuses et si riches communautés, le traitement, vraîment princier, de nos curés, et leurs somptueux presbytêres, qui étonnent tous les étrangers, ne témoignent pas, assez fortement, de notre dévouement sans borne et de notre respect universel pour notre clergé ?

Notre système d'éducation, exclusivement livré à l'enseignement clérical, n'a donc pu contenter, ni rendre encore assez hommage de notre bonne volonté et de notre extrême soumission.

Fallait-il de plus être accusés, dénoncés

et dénigrés par un chef canadien-français et, de beaucoup trop écouté de ses serviteurs aveuglés.

Avant le règne de ce faux prophète, si religieux, personne, dans nos grandes luttes du passé, n'avait pensé accuser les siens, de vouloir renverser les autels.

Les tories français, de 1837, ne subirent, jamais, de notre part, une accusation aussi injuste. Tous, au point de vue religieux, nous ne faisions qu'un parti catholique, mais, plus uni qu'aujourd'hui.

La trahison politique, n'était pas tout-à-fait inconnue, mais, l'apostasie religieuse, n'avait pu trouver, encore, un chef canadien, pour l'inventer, impunément, parmi nous.

Répudions, sans cesse, dans nos foyers, à l'avance de l'histoire, ces calomniateurs éhontés, de notre nationalité qui ont voulu ternir, jusque chez les étrangers, notre amour éternel, pour la catholicité, ou notre loyauté.

Si nous avons tant souffert, de ces calomnies qui ont semé un trop mauvais germe de division religieuse et nationale, jusque dans les rangs de nos classes dirigeantes, le peuple, dans ses chaumières et ses boutiques est resté fidèle à ses traditions.

Il faudra bien admettre les faits, depuis longtemps enrégistrés officiellement, et dire toute la vérité, dans l'histoire contemporaine, comme dans celle du passé.

Toujours, les canadiens-français, unis, sont restés loyaux, et soumis, à l'Angleterre, tout comme autrefois, à la France, et à toutes nos autorités, justement établies.

Il fallait un chef tory, canadien-français, ambitieux, et menteur, pour inventer, contre nous, d'aussi noires calomnies.

Notre fidélité, et notre honneur, ont fourni leur preuve, d'une façon trop admirable et trop bien établie.

Mais, honte, à jamais, à nos ingrats accusateurs, les tories. Ils ont voulu nous

enlever notre langue, notre nationalité, et notre religion. Ils nous ont refusé nos plus justes droits, promis, la liberté commune à tous les sujets britanniques.

Ils ont voulu, nous bannir de tous les emplois, et, nous chasser du pays, tout comme les martyrs acadiens, et les métis français.

De plus, les émigrés irlandais, si opprimés, depuis des siècles, par l'Angleterre, s'empressaient, ici, de lui prêter main-forte, pour mieux nous écraser, nous, qui devions, sans doute, compter sur eux, dans leur amour, pour une liberté commune, à nous tous, chrétiens, et catholiques, opprimés.

Au contraire, leurs pères, en arrivant, luttaient, follement, contre nous. Ils prirent, volontairement les armes, pour nous fusiller, et pour nous empêcher de parler, aux coins de nos rues.

Pour nous en venger, bien noblement,

nos mères, canadiennes, ont bercé, sur leurs genoux, leurs orphelins, et les abandonnés des tories. Ils les ont adoptés, et élevés, tout comme leurs propres enfants.

Il fallut donc recommencer, tout seuls, et contre eux, nos luttes du passé, afin de conquérir la moindre liberté.

Unis aux orangistes, et à tous nos ennemis, tout comme les pendards d'aujourd'hui, ces émigrés, bien reçus, ici, pendaient de Lorimier, tout comme Riel, son digne frère, martyrs, * tous deux, de leur patriotisme.

* Le 24 mars, 1886, la pendaison de Riel a été approuvée depuis, dans la Chambre des Communes, à Ottawa, par un vote de 52 contre 146, en faveur de la politique du gouvernement tory.

Vingt-trois députés libéraux, anglais, protestants, ont voté, y compris M. Blake, contre cette mort inique. Au contraire, VINGT-ET-UN traîtres, et députés, canadiens-français, ont approuvé l'exécution de Riel, malgré leurs engagements solennels et publics, et la volonté de leurs électeurs. Honte!

Tous les députés irlandais, catholiques, ont voté, *unanimement*, contre nous, avec les orangistes, et pour le gouvernement tory. Quel triste rapprochement !

Les chiffres des comptes publics, et les futures nomina-

La France a donné St. Patrice à l'Irlande pour la christianiser et, en retour, l'Irlande lui a fourni St. Colomban pour la civiliser.

Sublime confraternité, pourquoi n'exis-

tions officielles, vont donner, tôt ou tard, les prix payés, pour tant de vénalité, et expliquer cette volte face des VINGT-DEUX, ces derniers nourriciers français, de l'école tory, et amis des journalistes convertis. Au contraire, la Législature de Québec, a voté, unanimement, le 16 avril 1886, en faveur du Home Rule de Gladstone, et de Parnell. Quelle noble vengeance, encore, de la part des canadiens-français, en retour de la désertion contre Riel?

Voici les noms de ces premiers pendards : Benoit, Billy Bossé, Bourbeau, Blondeau, Caron, Chapleau, Cimon Cuthbert, Desaulniers, Dugas, Fortin, Gagnon, Grandbois Hurteau, Langevin, Montplaisir, Pinsonneau, Taschereau, Vanasse et Valin, y compris le fameux Royal, de Manitoba.

Parmi les journaux français, qui ont renié leurs premiers, et propres écrits, on compte : La Minerve, Le Canadien, Le Monde, Les Courriers d'Ottawa, de Québec, et de St-Hyacinthe, L'Evénement, Le Nouvelliste, Le Quotidien, Le Nord, Le Journal de Québec, La Nation. Quelle prostitution !

Le peuple, irrité, n'attend plus que les élections générales, pour se laver les mains de cette ignominieuse politique, et de toutes ces lâchetés.

Voici les noms des seconds pendards, dans la législature

terais-tu pas, en Canada, pour la défense d'une même liberté, parmi tous les descendants d'une même origine celtique et christianisées par ses apôtres conjoints.

Pourquoi n'aurions nous pas aussi notre brigade Irlandaise commune.

Etrange aberration du cœur humain, presque toujours nous sommes maltraités ou délaissés par eux, au profit de la tyrannie tory.

Telle a été la reconnaissance de l'An-

de Québec, le 9 mai 1886 : Taillon, Lynch, Blanchet, Flynn, Desjardins, Gauthier, Picard, Leblanc, Brousseau, Bergeron, Deschênes, Duhamel, Asselin, Martel, Nantel, Faucher, Marcotte, Trudel, Caron, Robillard, Dorais, Leduc, Spencer, Owens, Charlebois, Fregeau, St-Hilaire, Cameron, Desaulniers, Casavant, Marion, Paradis, Poulin, Richard, Thornton, Sawyer, Poupore, Duckett, Audet, Carbray et McConville—41.

Que l'histoire enrégistre les noms des braves députés, patriotes, suivants : Mercier, Marchand, Shehyn, Gagnon, McShane, Robidoux, Turcotte, Bernatchez, Boyer, Lemieux, Rinfret, Girouard, Laliberté, Beaubien, Garneau, Beauchamp, Demers et Lapointe—18.

Encore, ici, tous les députés catholiques, irlandais, nous ont délaissés, pour les tyrans tories, canadiens. Quelle ingrate et incompréhensible conduite !

gleterre et celle de tous les siens, envers ses bons sujets, les canadiens-français.

Personne ne saurait nier cette ingratitude, aussi cruelle que bien calculée, pour nous subjuger.

Quelques uns de ses plus grands hommes ont senti le besoin de désavouer cette si ingrate tyrannie, jusqu'en plein parlement impérial, pour s'excuser, personnellement, devant l'Univers.

En 1776 et en 1813, n'avons nous pas refusé, assez noblement, tous les avantages d'une liberté qui a fait, depuis, la richesse et la prospérité de cette grande république voisine, qui étonne le monde entier et fait trembler la perfide Albion jusque dans ses foyers.

Toujours fidèles à notre clergé, tout comme à notre foi jurée, n'avons-nous pas fait assez de sacrifices pour témoigner suffisamment de notre loyauté, que l'Angleterre a trop souvent foulée sous ses pieds.

Ayant tant de fois manqué à la sienne, envers nous, ne méritions-nous pas un peu plus de liberté ?

En retour de notre extrême générosité qu'avons-nous donc tant gagné ?

Unis par le cœur et le sang à la France, notre mère, (et cela jusqu'à l'épuisement) n'avons nous pas assez fidèlement défendu notre seconde patrie et soutenu notre allégeance envers elle ?

Plusieurs fois, par notre bravoure, nous avons conservé notre colonie à l'Angleterre, malgré sa mesquine et longue ingratitude envers nous.

Nous la sauvions toujours des révolutions soulevées par ses propres enfants.

Les Bostonais ou les Féniens, trop justement indignés contre sa politique, mille fois moins injuste envers eux que contre nous, nous tendaient la main.

Ce sont nos soldats, canadiens-français, qui lui ont valu, en Canada, les plus belles victoires contre ses ennemis, les Améri-

cains. Les opprimés ont sauvé les oppresseurs.

Il est bien évident, que sans le concours et les secours des canadiens-français, qui veulent bien loyalement les donner encore, le Canada ne saurait exister, longtemps, comme une proie coloniale, aussi profitable aux marchands de Londres et à tous les comptoirs anglais.

Nos ennemis, cependant, ne cessent de recommencer leurs accusations et de nous honorer de leur mépris contre nous et demandent encore la mort de notre nationalité, et notre bannissement, à grands cris.

Nous les embarrassons trop, nous disent de perfides Anglais ; nous ne comprenons pas assez bien leurs douceurs patriotiques ; il faut nous chasser comme des imbéciles turbulents. Qui, cependant, a voulu, se joindre aux Américains, si ce ne sont les ligueurs Tories, brûleurs de parlements.

Allons, messsieurs les criards, dites nous donc, en ce jour, si vous êtes mieux com-

pris, à Londres, par les vôtres, où l'on siffle à la santé de la Reine ; en Irlande, dans les Indes, en Egypte, en Afrique où l'on se révolte et, partout ailleurs ; et si vos sujets anglais, sont plus soumis que les français, si turbulents, du Canada ?

Pourquoi avez-vous perdu l'amour de vos cousins, nos voisins, qui donnent un refuge à tous vos mécontents ?

Allons donc, cessez vos grognements, et rendez-nous au moins quelque justice, aujourd'hui, en retour de nos services, de notre magnanimité.

Tout cela, mes enfants, c'est bien vrai, c'est de l'histoire ; et, ma foi, les choses paraissent vouloir se conduire, encore, beaucoup plus tristement, malgré nous.

Les tories anglais du jour, encouragés, cette fois, par nos plus lâches tories canadiens, élèves de Cartier, chantent, avec un plaisir arrogant, leurs plus grandes

victoires du présent, et comptent, plus sûrement, sur celles de l'avenir, pour arriver, enfin, à notre asservissement complet.

Ils espèrent, avec assez d'assurance, sur la trahison de nos chefs, sur leur amour pour les galons et la folie de leur ambition.

Mais le peuple; oui le peuple canadien, aussi conservateur que loyal, ne veut pas abdiquer ainsi ses droits légitimes, que lui a reconnus l'Angleterre en signant notre acte de la cession du pays, que nous avons habité, les premiers, et que nous ne quitterons que les derniers.

Nous inonderions, plutôt, notre sol du sang de nos martyrs, plutôt que de le livrer aux trop injustes convoitises des étrangers ou des tyrans.

Le corps de Riel, cette proie succulente, ils l'ont fait balancer à tous les vents, au-dessus de la liberté renversée sur la terre,. à Régina, par la main des bourreaux. Rien ne saurait nous effrayer injustement.

Quelques amis de l'humanité ont bien scu descendre ce noble corps, suspendu dans les airs, pour effrayer les moineaux, et le sauver ainsi des becs et des cris de tous les oiseaux de proie, grands et petits, qui voulaient le dévorer tout vivant et tout chaud.

Ils purent le dérober, religieusement, en jetant sur le cadavre refroidi du martyr, un peu de terre bénie avant que son squelette ne fût brisé par ses ennemis qui voulaient le laisser dessécher entièrement au soleil et à la vue des passants.

Tout un peuple, à genoux sur sa tombe demande au nom de la charité, grâce au moins pour tous les siens, puisqu'il est trop tard pour lui. Est-ce assez de loyauté ?

Et l'on entend toujours, contre nous, les croassements de ces oiseaux carnivores.

On veut étouffer nos cris et Chapleau, Langevin, Caron sont toujours contents.

Voilà bien les fruits mûris de notre ramollissement national, ceux de l'école

Tory et de l'enseignement de nos premiers moniteurs, sous notre premier maître John A, toujours si chéri des trop faciles élèves de Cartier.

Quelle plus triste dégénérescence nationale pouvait donc nous enseigner, plus fatalement, notre école libérale en politique et se montrer moins canadienne.

Elle ne pouvait être plus orangiste ni plus franc maçonnique, assurément, que l'école tory d'aujourd'hui.

Ne fût-elle pas encore restée plus fidèle à la grande religion catholique, celle de la charité universelle capable d'aimer tous ceux qui meurent pour la sainte cause de tous les opprimés.

Le Christ a pardonné à ses bourreaux, mais il n'a pu sauver le mauvais larron.

Notre peuple, dans sa clémence extrême, ne saurait, encore moins, pardonner à nos trois larrons, non répentants, et si contents de leurs péchés. Il faut qu'ils descendent aux enfers.

La trop frêle barque à Caron,
Avec son nocher si sensible,
(La chose est trop impossible
Avec son pliant aviron)
Ne saurait traverser les Trois ;
Il faut qu'il meurent, cette fois !

Les Canadiens, seront-ils encore trop bons et se laisseront-ils attraper et égorger, comme de gras moutons ?

Attendons les élections ! J'ai honte, trop souvent, pour nous, de notre funeste inaction et j'en pleure, quelques fois, quand je vois que l'on nous vend et, que par-dessus le marché, l'on nous insulte, publiquement, en riant de nous.

Allons donc, Messieurs, nos ennemis, les anglais, français, tous, cessez vos insolentes bravades et, vos ironies sanglantes, rendez nous justice égale et ménagez vos pendaisons.

Profitez moins, contre nous, des trahisons des nôtres.

Le sang de nouveaux martyrs, ne fera

qu'élargir, en l'arrosant, le profond sillon, que vous voulez creuser, pour nous enterrer.

Comme toujours, cela fera naître, malgré tout, et pousser pour nous abriter enfin, le grand arbre de la Liberté, que nous aimons à cultiver.

Pourquoi, vouloir, recommencer, si cruellement, votre mission d'étouffement, votre métier de fossoyeur et d'accrocheur, en même temps.

Le temps de la tyrannie et des monopoles s'en va, et les peuples du Nord marchent, aussi, malgré les potentats aux petits pieds, vers l'émancipation chrétienne, des justes droits de l'homme et de la volonté commune, qui est aussi celle de Dieu ; *Vox populi, Vox Dei.*

La cause première, de ce qui se passe, de nos jours, est due à ce que nous avons trop oublié l'histoire des luttes passées et les conseils de nos pères.

Plus tard, nous connaîtrons mieux notre erreur et la vérité sur notre politique tory et contemporaine, et celle de notre chef, Cartier, que l'historien national devra juger d'après ses actes.

En relatant fidèlement ses faits, il devra dire comme bien d'autres et comme moi.

Cartier, ce grand cocher politique et très habile, ne voulut avoir, autour de lui, comme ses engagés, que des conducteurs bien nourris, jamais rétifs, et toujours bien domptés et bridés.

Il eut beaucoup d'amis, et de pratiques dévouées, mais beaucoup trop, par intérêt personnel, et quelques-uns, par amitié.

Ce chef, ambitieux, n'eut, cependant, que peu de tendresse au cœur.

Il mesurait la sienne sur la servilité d'autrui. Il savait récompenser, très largement, les services des courtisans, pour profiter mieux de ses meilleurs instruments.

Il ne voulait prendre conseil de personne, et ne souffrait, encore moins, d'être contredit, par ses plus sincères amis.

Il ne cédait qu'à la flatterie ou à son besoin pressant, presque surnaturel, de rester au premier poste, quand même, et de commander rudement tout son régiment.

Il n'aimait pas les français, mais, en retour, il adorait toujours, et adorait beaucoup les anglais.

Ceux-ci, le flattaient, en s'amusant bien de ses vantardises et de sa loyauté si complaisante, et si favorable à leur politique toujours absorbante et perfide.

Il s'occupait fort peu de l'opinion publique, se vengeait cruellement de ses plus faibles adversaires, et ménageait les plus forts.

Bon et gai compagnon, én société, il se faisait aimer des plus jeunes et peu défiants députés, ou de tous ceux qui font de la politique, un métier, pour rester toujours accrochés à tous les gouvernements.

Il fit des alliances passagères, bien étranges, avec des gens qu'il méprisait souverainement.

Cauchon, McGee, Brown, Hincks, Sicotte, etc, et jusqu'à Lanctot, son ennemi juré, eurent son amitié de commande. Aussitôt la tempête passée, bien vitement, il les jetait à l'eau, craignant toujours quelque mutinerie contre lui.

Il voulait tenir, seul, le gouvernail, faire la cuisine, hisser les voiles et souffler le vent. En Parlement, il aimait à se faire suivre par les députés très bien soumis, votant, en chantant, deux à deux, comme ses écoliers, ses moutons bleus.

Malheur à celui qui sortait, un instant, des rangs. Il était sévèrement puni et chassé.

Il fallait rester, toujours, et voter aveuglément, avec lui et pour lui.

Les aveugles, les sourds-muets, mais non

les borgnes, comme moi, qui voit trop bien d'un œil, étaient ses meilleurs amis.

Aussi,décernait-il, largement, ses récompenses aux plus obéissants.

Il voulait régner seul, et sans bruit, et passer par dessus tous les électeurs récalcitrants.

Telle a été l'école représentative et parlementaire de Cartier.

Nous subissons, aujourd'hui, la loi de ses leçons, de sa doctrine, et de son militarisme parlementaire.

Nous récoltons, ce qu'il a semé, dans le champ canadien-français tory.

Ainsi, l'on fait des ministres, tout d'un coup, des savants députés, malgré tout, ou des généraux, tout bottés, avec des écoliers, ou des enfants gâtés.

On les mousse-haut, et puis, leurs maîtres, grands faiseurs de chemins de fer, et d'argent, leur crient, en passant, Bravo ! Montez ! Embarquez ! Moquez vous bien

du public, et de tous ceux qui vous crient : Gare à vous ! ou Haro ! sur le beaudet ! ! Désertez votre parti, trahissez vos amis, laissez là, la patrie et l'honneur ! *Par avance*, et de *par nous, vous êtes nommés juges, in petto ! !*

Vivent les transfuges et les déserteurs ! Au diable les électeurs !

Voici vos papiers ! mettez les dans vos poches ! Votre vie est maintenant très bien assurée ! Vite, vite, montez !

Petit Jean ! ou l'intimé, devenez, de suite, *Gros Jean*, en politique !

Sauvez-nous du déluge, de l'inondation et des chiens enragés. Evitons les accidents naturels des plaideurs ou des témoins.

Devenez, de plus, des juges, dandins de cabale, de commissions, de comités, ou d'élections, ou régistrateurs ! mais, jugez, toujours, pour nous tous, en bien dormant ; vous vivrez bien et mourrez gras, cela nous suffira.

Serpents d'airain, devenez des veaux d'or, et soyez les fétiches du Pacifique, du chemin du Nord, ou de Sénécàl et compagnie ; mais, aujourd'hui, soyons, avant tout, des pendards ou de leurs amis, et voyageons, tous ensemble, dans les prairies de Manitoba.

C'est là, la patrie nouvelle pour les rois de la spéculation. Au diable, la nation et tous les Riels !

Vite, vite, et montez avec nous ! Aussi, que d'avocats, sans cause, et déroutés, qui ne sont pas toujours nés coiffés, font la course à tous les petits chapeaux cornus, y compris, les bossés.

Nos députés, ainsi coiffés, et bien affublés, font donc des commissions de toutes sortes, et rapportent, soigneusement, les choses, le plus souvent, en jouant, et sans jamais rien gâter.

Ils déposent le dossier, ou le gibier aux pieds de leurs maîtres, qni rient de contentement et qui les flattent pour autant.

Tel est la chasse et la morale en action, de l'école des tories et du gouvernement responsable......responsable à la façon du jour.

Telle est la politique représentative, et le train de vie de nos cochers, dans le Parlement.

Les conseillers législatifs, savants vieillards, bien accommodants, font et défont les gouverneurs, les ministres, et les gouvernements, se moquant bien des électeurs et de leur opinion.

Notre Parlement, n'est plus qu'un phalanstère, un temple de mormons, un asyle, un lieu de repos et d'amusement.

Chacun a son boudoir, ou son dortoir, avec son horloge, pour le réveiller de l'ouvrage, en sonnant l'heure du départ.

Les présidents, les ministres, et les sergeants d'armes, huissier de la verge-noire, concierge, les gardiens, les messagers, ont leurs salons montés, leurs chambres à coucher, leurs cuisines, leurs ménagères, et leurs enfants, sans compter les "janitors."

Et nous, pauvres cochers de place, nous restons à la porte, pour promener les messagers et mener les députés au rond à patiner.

Le pays marche sur des roulettes, et l'on donne congé à tous les électeurs, qui devraient bien le donner aussi à tous les pauvres employés publics, pas assez nombreux et si fatigués d'ouvrage, ou augmenter, du moins, leurs gages, pour combler tous les déficits.

Les tories sont si puissants ! Ils ont la majorité parlementaire, pourquoi changer de gouvernement et tant ménager l'argent.

Nous n'aurons plus que des pensionnaires de l'Etat. Rien de mieux, vraiment ! Les ministres dansent sur les tapis du parlement, et chantent des chansons pour réveiller les vieux conseillers législatifs. Le peuple, seul, n'a plus droit de rire, ni de pleurer à leurs drames parlementaires. Pauvre peuple ! on lui fait la chasse-galerie, partout, et on le met dehors, comme un survenant !

C'est la vie, toujours charmante, du bon régime tory.

Autrefois, Brodeur, régistrateur, officier-rapporteur, et député élu, en même temps, demanda vingt-quatre heures, pour pouvoir décliner son nom devant la Chambre scandalisée. C'est ainsi, que Cartier, son premier aviseur, scût toujonrs se moquer de l'honneur, et de l'indépendance parlementaire. Rien de surprenant, donc, que ses meilleurs écoliers, rient, aujourd'hui des lois, cumulent les situations, se moquent des électeurs, en doublant, triplant leurs salaires, leurs mandats, et en accrochant, de plus, des pensions viagères ou des bonus, en passant, et de petits contrats.

C'est là, l'édification la plus sublime du gouvernement responsable. à bon marché et tory, par excellence.

C'est le droit absolu de la majorité parlementaire et bien stéréotypée.

Le népotisme est de plus reconnu le premier droit des gens, et les cousines et les

cousins ne sont pas plus oubliés que les oncles et les parrains.

Toute la lignée entière d'un ministre, a droit d'hérédité primaire à tous les plats de lentilles, et d'emporter toute la curée,

---

Cartier, cependant, n'ayant pas eu d'héritiers directs.. pensa plus à ses amis, à son parti que les siens, d'aujourd'hui.

Sa politique, moins de famille, fut moins scandaleuse sur ce point, plus patriotique, et sentant moins la marmite du ménage.

Pour sauver le pays, Robitaille et Langevin n'ont pas oublié un seul de leurs frères, un seul de leurs cousins. Caron nous a donné, en héritage, les talents, " anciennes monnaies " de son parrain, de son oncle, sans s'occuper, des promesses de Garneau.

Cartier eut bien, aussi son jeu dc cartes " (double shuffle)," et ses dés pipés, mais, nous avons nos gobelets, notre triple gou-

vernement, sous le même bonnet, sous la même peau de caméléon.

Chapleau, Mousseau, Ross, cette trinité sainte, nous a été donnée comme un mystère de passe-passe incompréhensible, qu'il faut admettre et croire, absolument, puisque c'est Langevin. Sir Hector, qui l'a révélé, d'après le catéchisme tory. L'immutabilité, l'infaillibilité, est le premier dogme des conservateurs indépendants.

J'y suis, j'y reste, et tout est dit. La majorité parlementaire restera immuable, aussi, tant qu'elle pourra faire payer aux électeurs la même musique,à faux bourdon.

Que pouvons-nous y faire, en attendant ? devant un tel corps exécutant. Il faut bien attendre, patiemment, le jour des élections générales, pour briser tous les violons, mais, surtout, casser. sans rémission, tous les vils instruments à cordes, qui ne sont pas à l'unisson avec notre diapason naturel, et qui ne servent qu'à faire danser Caron, sur la tombe de ce pauvre Riel.

Chassons les donc, tambour battant. Rester, toujours, au pouvoir, et gouverner malgré tous les électeurs, telle a été l'école, tels sont les écoliers du règne tory.

Les plus dévots des juges se mettent en retraite, à la bonne heure, pour expier les fautes d'omission ou de commission des leurs, et ne vivent plus que de pensions viagères, de quelques rentes passagères ou de legs nouveaux, donnés par les gouvernements. Ils obtiennent, ainsi, indulgence plénière, de partout, et les mieux disposés des partisans prient pour eux, et obtiennent, ainsi, le pardon de tous leurs péchés. Aussi, les ministres, les grands ou les petits députés, les transfuges, aussi, deviennent-ils, par leurs ferventes prières, plus vitement des juges de tous les rangs ; commissaire de police, président de commission, magistrat stipendiaire, protonotaire, shérif, codificateur, régistrateur, reviseur, collecteur, grand priseur, contracteur, et cabaleur, en même temps. Rien

n'est donc trop sacré, pour un bon sapeur, en Parlement. Les plus commodes des docteurs, véritables passe-partout, sont choisis, de préférence, pour juger les criminels, et ouvrir les portes aux pensionnaires des pénitenciers.

Les notaires, instrumentants, commissaires, inspecteurs des hôpitaux, sont nés ou ressuscités, pour soigner les malades ou compter les fous.

Les sacristains et les bédeaux, de leur côté, font le catéchisme à leur curé, et à leur évêque, et ne croient plus à leur *credo*.

Tout le monde veut être chevalier, officier, et cœtera, mais pensionnaire de l'Etat.

Personne ne veut rester simple soldat ou cocher indépendant, ne chargeant que le tarif. Autrefois, chacun aimait son état, sa profession, restait à sa place, à son métier, ou au parlement, avec dénouement.

On était content de travailler pour le bien du plus grand nombre et, comme des bons soldats de garde, défendre son pays, sans jamais déserter son poste, se vendre à l'ennemi ou se faire espion.

Aujourd'hui ce n'est plus çà. On ne pense qu'à sa calote, que l'on tourne souvent à l'envers, ou que l'on remplace, en prenant celle de son voisin.

Le Pays, c'est le parti ; le parti, c'est le chef, et le chef, c'est la Patrie. Les électeurs et l'opinion publique restent là.

Le premier ministre, presque toujours, nommé à vie et qui ne meurt pas de politique, se rit des électeurs qu'il n'a pas, ne parle pas, écoute et promet toujours, en secouant la tête et ne fait rien pour tout çà.

Il ne désire que rester tranquille, prier Dieu qu'il lui apporte, toujours, du beau temps, de la santé, et des compliments, de temps en temps, pour le rajeunir ou le

réveiller, que l'on boive à sa santé, et puis toucher ses émoluments.

Que voulez-vous de mieux ? La majorité parlementaire le veut, ainsi.

Pourquoi déranger les électeurs ?

On les laisse crier !

Les achetés n'ont rien à dire, quand on les a bien payés.

Que les autres attendent les élections ! S'ils veulent se vendre, on les achetera aussi, avec leur argent.

En attendant, vivons, pour sauver le pays, malgré lui !

Notre premier ministre n'a pas d'électeurs ; il est toujours choisi pour çà.

C'est le plus durable des gouvernements responsables à la façon, tory.

Lafontaine et Baldwin, n'ont jamais bien compris çà.

Voilà pourquoi les choses, en Bas-Canada, vont si tranquillement.

Il serait trop cruel, vraiment, de déran-

ger, d'aussi bonnes gens, et de les troubler dans leur sommeil.

Il ne faudra pas trop les attrister, non plus, en leur apprenant la mort de ce pauvre Riel que leur maître Johnny, a fait pendre, par Langevin, Chapleau Caron.

Va-t-on les laisser dormir, ainsi, bien longtemps ?

Il faudra bien, pourtant, les réveiller, un peu, le jour des élections, et leur montrer le Soleil du réveil, puisque nos cris universels, d'aujourd'hui, ne peuvent les empêcher de bailler aux corneilles.

Pauvre-gouvernement !

Les petits oiseaux du peuple qui pleurent tant, aujourd'hui, chanteront, à leur tour, pour vous réveiller de vos beaux rêves, attendons !

MONTRE-ŒIL.

Cocher de nuit.

CAUSERIE DE MINUIT

—

CINQUIEME PARTIE

—

POLITIQUE.

—

Le chef Tory, son régime, ses disciples du jour. Notre ramollissement politique et national. Les gazettes Les oiseaux rouges ou bleus.

V

Eh ! bien, Baptiste, et toi Josette, ma voisine, qui aimez tant causer politique et lire la gazette, je vais essayer de vous

contenter et de vous amuser, jusqu'à minuit, en continuant de vous parler de nos tories canadiens-français, et de leur meilleur et plus noble chef, mais, pour nous, notre moins bon cocher de Québec. et des gazettes tories.

Vous reconnaitrez, aussi, beaucoup de ses amis d'aujourd'hui. Il ne faut pas les nommer tous, pas même ici, entre nous, car il faut, avant tout, respecter la vie privée et ne citer que les actes publics, et encore, avec assez de charité, et toujours d'accord, avec la vérité.

Je ne veux que vous instruire, un peu, ô vous, les plus petits de nos enfants, en vous disant, en ces jours de neige, de vous défier de tous ces gros oiseaux de proie et des loups affamés qui sortent du bois et veulent vous dévorer, tout vivants.

Voyez, si votre porte est bien fermée ; écoutez ce que votre grand-père va vous dire, sur les dangers que nous courons, en suivant toujours la route tracée pour nous, les pauvres cochers canadiens, par

notre chef politique, surnommé Sir George, notre ancien maître, aidé de ses engagés, de ses domestiques.

Voici ce que l'on dit déjà, partout, et tout-bas, dans nos boutiques, mais, ce que l'on dira, bien haut, plus tard, dans l'histoire de notre nationalité compromise par cet ami, trop complaisant de l'Angleterre.

Voici ce que j'en sais, du moins, et je vais vous en parler à ma façon et sans me gêner, comme de raison.

Ce grand ministre, d'une énergie indomptable, mais d'une ambition démesurée, ne voulut s'entourer que de serviteurs, bien soumis ou de nullités, complaisantes et faciles.

Il voulut toujours mener seul. Il sacrifia, tour à tour, ses collègues dont la valeur pouvait le gêner trop.

Il éloigna Drummond, Morin, Sicotte, Loranger, Cauchon, et gouverna, seul, pendant de longues années, avec ses deux molles doublures, Langevin-Chapais ou

son lieutenant, (Sir N.) Belleau, son commode président.

Il ne voulut se soumettre qu'à son maître et associé, Sir John.

Il voulut supplanter " Sir Etienne Paschal Taché, et les témoins pour le prouver, ne sont pas encore, tous, enterrés.

Ceci est une pure vérité. Je puis le jurer devant la cour.......................
oui, devant la " Cour des Sessions de " Quartiers."

" Sir Etienne Taché " était, voyez-vous, l'un de nos chefs qui avait la foi la plus robuste en notre nationalité.

" Le dernier coup de canon, pour la défense de l'Angleterre, sera, dit-il, tiré par un canadien-français."

Et, ma foi, il parait avoir eu raison !

Mais, les tories Canadiens d'aujourd'hui, vont beaucoup plus loin !

Ils veulent que l'Angleterre, dans une plus noble ambition, fasse pendre le der-

nier canadien-français ou le dernier métis-français et qu'il lui serve, ainsi, de dernier amusement politique.

Çà sera son dernier trophée, pour couronner le monument et la gloire de notre plus parfait annéantissement.

Aussi, parmi ces modernes conservateurs, quelles douces joies, déjà, en ces jours de pendaisons, à la façon de Chapleau, Langevin et Caron ?

Nous en verrons bien d'autres, pourtant, si nous ne laissons pas le chemin tracée par ces champions, si avancés, de notre civilisation et de notre liberté, tant promise et tant vantée.

Ce n'est que le commencement de notre régénération nouvelle.

L'Ombre de Cartier grandit toujours et parait s'allonger, comme un nuage bien noir, pour nous, sur l'horizon de la Confédération, qu'il nous a imposée, comme un traité inviolable.

Il a laissé le Bas-Canada sans un chef capable, de nous bien diriger en bon général français.

En ce jour, de si grand danger, on ne sait encore si c'est Langevin ou Masson, Chapleau ou Mousseau, Ross ou Caron, qui peuvent nous bien gouverner.

Triste succession vacante de ce chef égoïste et de notre école tory.

On attend toujours un libérateur. Dieu saura pourtant nous le donner, bientôt.

Cartier voulut aussi règner, seul, au moyen de la corruption la plus éhontée, en ramollissant les consciences et en achetant les volontés.

Il préféra toujours les candidatures des hommes ignorants, sachant à peine l'A. B. C., aux intelligences d'élite.

Il préféra Coupal à Loranger !

Les nominations politiques, de sénateurs

ou de conseillers législatifs n'ont que trop prouvé son étouffement d'un éteignoir.

Il a fait tomber ainsi la valeur des hommes, en politique. Il a fait baisser le baromètre de l'opinion publique.

La noble carrière de la politique, tombée dans la bureaucratie la plus ignoble et dans une puante boutique est devenue un trop sale métier qui répugne aux hommes bien nés.

Les achats trop patents des cœurs aplatis et les ventes à l'enchère des consciences ramollies, n'ont fait qu'attirer les. brocanteurs à l'encan public.

Les hommes de caractère et qui pensent par eux-mêmes, s'éloignent naturellement, de cet agiotage véreux, de ce tripotage honteux, du soir.

On n'aime que les talents, assez vertueux et assez souples pour la trahison ; ceux qui se vendent,, au retour de chaque saison, ou s'achètent sur le marché, comme des débris de veaux, de la cochonnaille ou

de la viande hâchée, pour faire des tartes, ou des petits pâtés.

Aussi, le chantage écœurant des affamés et des ventrus remplacent le mérite et la vertu.

Les traînards ou les transfuges, les jarnacs ou les judas, sont reconnus, en politique, tout comme des preux chevaliers, Bayard, " Sans peur et sans reproche." Ils sont placés aux premiers postes du gouvernement et meurent au champ d'honneur, en chantant leur propre gloire.

La conscience publique est étouffée et la probité, aussi.

Tous les signes avant coureurs des grandes révolutions européennes, commencent à se faire voir. Le règne de l'anarchie menace et le peuple est près du désespoir et de la banqueroute générale.

Les déserteurs, les lâches, chantent leurs propres louanges et celles des traîtres, en riant : " Oh ! grenadiers, vous avez raison ! "

“ La Tour d’Auvergne, n’est plus qu’un chapon.” La lâcheté, pour vous, est donc à prime, et le courage, la ruine.

Les grands font bien piteusement la cour aux plus petits, ou au plus simple des parvenus, quand c’est un Roi, né de la spéculation.

Des ministres vaniteux, des députés vantards et fantasques, des hommes sans cœur et sans valeur, chantent et signent leurs propres palinodies avec un front d’airain, bravant le mépris ou les rires moqueurs du public, dédaigneux et bien ennuyé, de leurs réclames personnelles *et sempiternelles.*

On se fait de plus fabriquer des médailles de clinquant, chez Lahaie, ou l’on s’arroge des titres, bêtement inventés, chez Lajoie, ou trouvés, ailleurs.

C’est aujourd’hui le règne de la duplicité, du mensonge, de la forfanterie et du cynisme.

Nos institutions monétaires, de plus, sont ébranlées.

Langevin, voulant emprunter des millions, nous avait pourtant bien assuré que le règne des déficits était passé, pour toujours.

Les millions ont été dépensés, de nouveaux millions ont été demandés, et déficit, il y a toujours. C'est la maladie consomptive et naturelle du régime tory. Aussi, les banques s'affaiblissent, se trouvent mal, ou font faillite.

Plus de confiance en aucune responsabilité ou comptabilité.

En notre politique, on ne vit que d'emprunt et l'on porte à notre capital, l'intérêt de nos dettes, pour enrichir les niais qui sont toujours contents d'apporter à leur avoir quelques nouvelles bêtises financières.

Les officiers trop complaisants de l'Audit ne font plus que de la drôlerie. Ils ne découvrent jamais les déficits, et tout

comme les faux dieux d'Egypte : *Oculos habent, sed non vident !* On fait des rapports, pour rire, pour augmenter les salaires des rapporteurs, le service public et prendre soin des enfants.

Le comptable, le plus inviolable, et même *statutaire*, s'il vous plait, cède, avec aise, devant les légères promesses, les assurances ou les exigences des Dansereaus, des Gales et de bien d'autres, qui savent jouer avec les chiffres, les chemins de fer, les contrats, les livres, les procès, les commissions, les terres ; aussi, pour soulager le gouvernement ou un chef enveine.

Facilement, l'on donne l'absolution à un ami, un frère, quelquefois à un confrère, et pour pénitence, une pension viagère, qui les sauve de la misère.

" Charité de confréries,"
" Connivence ou maladresse,"
" Et complaisances de drôlesse,"
" Vous serez toujours bénies,"
" De tous les conservateurs,"
" Scrupuleux, fervents, prieurs."
Déja, guerres de race et de religions !
Déjà, nos martyrs, et nos tristes pendaisons !

Demain, peut-être un déluge sanglant de toute une nationalité.

Hélas ! que nous sommes en danger,
Prions Dieu de vouloir nous sauver.

La révolution, la gangrène a gagné toutes les couches sociales et a pénétré jusque dans nos maisons.

Tout est bouleversé, maintenant. En ménage, tout comme en politique, on ne pense plus qu'à bien manger et à vivre dans la mollesse et dans l'orgie, amasser de l'argent, honnêtement, quand on ne peut faire, autrement, plus facilement.

On veut-être, partout, grassement nourri, richement logé, royalement paré et chaudement entretenu ; mais, un peu moins inquiet d'être bien éclairé.

Aussi, les filles, les plus jolies, trouvent plus difficilement à se marier.

Les vieux garçons, riches, et trop souvent, les plus jeunes, presqu'aussi craintifs, restent seuls à la maison.

Dans le bon vieux temps, mes enfants, il en était bien autrement.

On avait un autre Dieu que celui de l'argent.

L'amour de la patrie et de l'honneur valait celui de nos parents.

Les filles, d'autrefois, brisaient moins de pianos, mais voyaient aux provisions et au premier soin du chaudron.

On n'avait pas d'aussi riches salons, mais on sautait, plus commodément. On dansait la belle, et sainte Catherine, sur le chant, quand on n'avait pas de violon.

Jamais, non jamais, on donnait de grands bals, avant d'avoir fait sa première communion.

Aujourd'hui, nous agissons tout autrement. Les enfants de six ans, mènent et battent les chevaux, et sont déjà de beaucoup trop grands garçons.

Les filles, vieilles comme eux, sont des maîtresses, à la maison.

Aujourd'hui, les bambins gouvernent, et les vieux, trop abrutis, n'ont jamais raison.

D'où viennent tous ces bouleversements? Chacun se fait une conscience, une religion, pour soi. En ce temps de saints combats, et de guerre politique, déjà trop de " croisades " ont eu lieu, et bien d'autres se préparent, aussi ; puis, les musulmans triomphent toujours, en attendant.

Faudra-t-il reculer, toujours ? Non, il faut, enfin, triompher !

Heureusement, que nous avons, dans Israël, un roi de Jérusalem ; nos chevaliers *du* Bouillon, St. Bernard, et St. Louis, Barberousse, et Philippe, son ami, Cœur de Lion, le philosophe Abélard, et notre Petit Pierre ; l'hermite..... puis..... beaucoup.... beaucoup trop de " pastoureaux."

N'avons nous pas d'ailleurs, nos deux anges nouveaux ? Celui de l'annonciation et celui de la délivrance.

Gabriel et Raphaël.

L'un, nous annonce la venue d'un messie nouveau, et l'autre, vient donner la vue à Tobie, avec son fiel de poisson.

Deux messagers célestes et beaux Séraphins, venus de l'autre monde, mais, tous deux, de la même contrée. Ils s'offrent, bien volontiers à nous, pour nous mener, sur la bonne route, comme deux bons cochers fidèles, et nous offrant, de plus, la *Justice*.

Lequel des deux prendrons nous ?

Les signes de la fin du monde approchent, nous dit-on. Défiez-vous donc, mes enfants, de l'Antéchrist, de son étendard, et de tous ses perfides envoyés.

Tous les juifs ne sont pas encore convertis. Prions, prions toujours, le bon Dieu et, il nous éclairera, si nous restons toujours fidèles à la bonne religion de nos premiers parents.

En attendant le jour de la résurrection pour nous, et le temps de saluer, notre

vrai Libérateur, voyons bien les événements qui se passent autour de nous.

Les avocats, trop savants, ou les docteurs licenciés, députés ou gouverneurs, font aujourd'hui, des quais ou des chemins de fer, et lès maçons désœuvrés ou des forgerons, vendeurs de fer ou de chaudrons, tous, comme des héros en alphabet, font des lois et des constitutions.

Les postillons déchargés, les députés infidèles ou renvoyés, les notaires associés ou journalistes, à la journée, maçonnent, par devant et par derrière, des murs de fortifications.

Ils font, aussi, le mortier commun des bâtisses militaires, pour driller et loger toutes les garnisons.

Etrange et triste déclassement industriel et changement de métier, abaissement professionel, dégradation morale et intellectuelle, avachissement personnel, chaos

épouvantable, mais bien naturel, de notre politique de *bric à brac.*

Signes des temps ! ! !

L'histoire du grand Tronc, du chemin du Nord, du Lac St. Jean, de Paspébiac, de la rivière du Loup, Berthier, St. Lin, et de tant d'autres ; le scandale du Pacifique et des Tanneries, les contrats de l'asile de Beauport, des bâtisses d'Ottawa, le régime de Baby-McGrevy, Charlebois et Cimon, enfin le Sénécalisme, ne prouvent que trop la dégringolade générale et la fin du monde.

Sublime rénovation de notre indépendance politique et nationale que nous a enseignée et donnée notre école tory.

Le parlementarisme militaire de Cartier devait créer, pour se maintenir, le journalisme mercenaire

Notre presse, en général, n'est plus l'écho fidèle, de la voix du peuple ni celui de la grande armée.

Elle n'est plutôt qu'un son de trompette, de Hulands ou de brigands, chasseurs ; le bruit sauvage de " chauffeurs " ou de " pendeurs ; " un tremblement convulsif de spéculateurs éhontés ou de marchands ruinés ; trop souvent, le chant d'un vendeur de guénilles ou de bouteilles. Quelque fois, aussi, le ronflement, plus majestueux, d'un gros mangeur, bien endormi, et trop repu, qui, du matin jusqu'au soir, rêve aux carottes qu'il pourra digérer, de plus, durant la nuit, en fesant le moins de bruit possible, pour ne pas réveiller le public et crier : au voleur !

Servilisme partout, l'obscurité ou le silence, telle fut aussi, la doctrine parlementaire du gouvernement responsable de Cartier.

Avocat enrôlé du Grand Tronc et ministre en même temps, Cartier voulut, de plus, s'enrichir par un cumul scandaleux et régner en tyran.

Ce trafic honteux, mais inoui, jusque-là,

chez les nôtres du moins, a gâté les amis.

Aujourd'hui ses disciples, laquais, portiers, ou ministres embauchés, veulent, d'avance, posséder leurs livrées, leurs porte-feuilles de juge, ou des contrats bien signés et serrés dans leurs poches, avant de se faire élire, ministres, présidents ou députés, pour rire, en les conservant, pieusement.

Les frères échangent ou troquent entre eux, les places de gouverneur, de sénateur ou de juge, pour surnager, tous ensemble.

On a été jusqu'à créer, conseiller Législatif, d'un jour, un agent soudoyé, pour enlever, par son vòte unique, deux millions d'un seul coup au coffre public, déjà presque vide.

Presque tous les députés sont aujourd'hui doublement salariés et vivent de commissions inventées, ou que l'on ne veut pas signer, quand on a été payé, bien largement.

L'indépendance parlementaire, n'est plus qu'un mot sonore et menteur. D'ailleurs, Cartier l'avait dit : il est plus facile d'acheter le député que les électeurs !

Son ami, Sir Hugh Allan, l'avait, très bien, compris. " Pourquoi jeter, inutilement, notre poudre aux moineaux," télégraphiait-il, et " pourquoi, s'occuper de Langevin et des autres députés français ? " " Quand on a Cartier, " tous les canadiens tories, sont à nous ! " " Déjà, vingt sept députés sont, d'avance, enrôlés."

Aujourd'hui, c'est Johny qui rit, encore !

Hélas ! trop de juges, aujourd'hui, (nominations politiques), quelques uns trop chèrement achetés, ne pensent plus qu'à flatter les ministres qui les ont nommés. Ils n'opinent, que du bonnet politique, dont on les a coiffés.

On fait des juges !... avec des transfuges ! ! ! La magistrature tourne à la

camaraderie et descend, quelque fois, jusqu'à la plus triste plaisanterie. Aussi les avocats ventrus font course à toutes les jugeries et veulent des chapeaux cornus, de tous les prix.

On monte sur tous les bancs, ou l'on descend les escaliers et jusque dans la rue, pour changer, marchander et acheter les bossés.

En notre politique, la vérité fait place à la ruse, la vénalité, à l'indépendance, et la vanité étouffe la modestie.

Le plus habile est celui qui se vend et le plus fin celui qui ment. Les comptes publics nous donnent les prix des veaux et des moutons. Les vantards et les bateleurs sont des héros, partout. L'intrigue est à prime, et la probité n'apporte que la ruine.

Vols organisés, spéculations véreuses, concussions ou rapines suggérées, tolérées, encouragées, sanctionnées ou même légalisées,pour le profit personnel, des directeurs

de banques d'épargnes, d'assurances, de chemins de fer, d'accapareurs de terres ou de pillards de municipalités, par des gouverneurs, des ministres, des députés ou autres officiers publics ; bilans trompeurs, déguisés ou falsifiés du gouvernement ou par d'autres sociétés ; rien ne saurait gêner trop, de nos hommes publics. Il faut arriver, et surtout rester au poste, tant désiré, n'importe le prix coûtant.

Cependant, tout homme public, surtout, le plus haut placé, une fois qu'il est reconnu coupable d'un délit, un homme *taré*, celui-là ne doit plus appartenir à aucun parti politique.

Il doit être repoussé de tous les honnêtes gens, jeté hors de toute sociétée et n'être ministre, dans aucune coalition.

Telle devrait être au moins, la morale, en action.

Les Langeliers, les Davids, comme bien d'autres et Mercier, n'y ont jamais fait assez attention, manquant d'indépendance

ou de carractère politique, ou poussés par une convoitise désordonnée pour le pouvoir, ou par un excès de libéralité ou de générosité, trop mal entendue, du cœnr.

La probité et l'honneur ne transigent point ainsi avec toute dépravation, dangereuse, scandaleuse à ce point et trop notoire.

En Angleterre, en France, et même aux Etats-Unis, les grands coupables sont bannis,ou, plutôt,vont mourir dans les cachots. Plus d'un héros, en Canada, auraient du subir le même sort. Et cependant, ils sont des chevaliers d'honneur, des chefs et des fétiches adorés.

Mes enfants, c'est la pure vérité.

Si j'étais curé, je ne m'occuperais guère du nom, des distinctions, des chicanes, des profits, des succès des partis ; mais je prêcherais plus fort, contre les chefs pervers, les scandales des grands, que contre les plus petits péchés des pauvres élec-

teurs, dont on exploite, l'ignorance, la bonne foi, les besoins et la misère.

Je *tonnerais*, beaucoup plus, là dessus !

Dans la presse, les plagiaires et les thuriféraires, ne sont plus que des savants, des philosophes profonds, des génies transcendants ou des phénomènes littéraires.

Leur vertu nobiliaire est audessus du soupçon, et les rédacteurs, dans leur indépendance, forment une congrégation de charité et de dévouement. Malheur. à ceux qui osent discuter leur religion ou douter de leurs miracles !

Leurs si riches vantardises, à la Robert Macaire, ou de Bertrand, son ami, leurs tours de Houdin, ne font plus rire personne.

Au contraire, l'on prend tous les farceurs et leurs arlequinades pour des prodiges étonnants et leur monnaie de singe, pour du bon argent comptant.

La presse devient trop souvent un triste truchement. Les écrivains aux convictions

sincères en sont bannis et livrés aux sifflets de compères turbulents.

Quand donc les bons canadiens qui voient plus clair, qui lisent couramment, et, secouant leur indifférence et leur dégout, dévoileront-ils les machinations de ces pitres de complaisances ? Renverseront-ils bientôt leurs tréteaux de pantins, et casseront-ils leurs ficelles ?

Quand serons nous donc débarrassés de ces escamoteurs aux passes antipatriotiques et quand renverserons-nous donc tous les goblets mystificateurs de ces joueurs à *paie ou non ?*

Il faudrait, au moins, varier de mises en scènes, changer les décors, briser les lanternes magiques, chasser les singes qui éclairent un public qui est dans la noirceur, puis, casser enfin la chandelle éteinte et montrer la vérité au grand soleil.

Autrefois, les faux éclaireurs, les dupeurs, les voleurs, les concussionnaires et les plus pacifiques embaucheurs, n'échap-

paient pas à la réprobation générale. On déchirait les rideaux ! Les faux géants tombaient de la hauteur de leurs échasses ou de leur réputation, quand leurs méchants complots étaient les moins notoires.

On ne réinstallait pas les coupables dans leurs premières positions pour recommencer les mêmes supercheries ; jamais, on ne leur donnait des titres honorifiques pour les récompenser de leurs méfaits.

Autrefois, on pendait pour le vol d'un mouton, mais, aujourd'hui, l'on rit du vol d'un million ! La concussion des deniers publics, est une opération facile, qui est, de bon ton, chez les hauts fonctionnaires de renom.

On bannissait, autrefois, les voleurs en grand, et les concussionnaires, on les envoyait, tout simplement, au pénitencier. Aujourd'hui, on les mets, ou, plutôt, on les remets, à la tête du pays ! on en fait des ennoblis. Le manteau politique est fait

pour couvrir le vice ou le crime et les fait substituer à la vertu : c'est ainsi que les hauts criminels, dans les scandales, si notoires du Pacifique, du chemin du Nord, des Tanneries, sont aujourd'hui, refaits nos plus nobles chefs tories et nous gouvernent en tyrans.

Dans tout autre pays, ils seraient allés mourir dans les cachots ; mais que voyons nous aujourd'hui ? Ils recommencent leurs concussions et dilapidations des deniers publics. C'est le moyen reçu, de toujours dominer et de faire fleurir la vertu.

Des députés indécis, du journaliste hermaphrodite qui veut vendre sa plume et son honneur, il suffit de chatouiller un peu au vif la conscience ramollie, gratter un peu leur démangeaison, appliquer un peu de mucilage ou de papier *rigolo*, sur les plaies, et les voilà tous guéris, convertis.

C'est ainsi que l'on encourage les plus grands, à voler les plus petits, pour enrichir le pays, et le sauver.

Remercions Dieu, dit-on, que le concussionnaire n'ait pas pris deux millions de plus ! Quel dévoué bon garçon ? Vive le voleur ! Vive le transfuge ! Vive le ministre dilapidateur et si complaisant ! Votons confiance en lui !

La chose est faite, maintenant ! quittons le fairé, tranquillement ; quitte à lui de recommencer ! et de mieux faire ! Restons conservateurs ! Çà ne vaut pas la peine de changer de gouvernement !

Telle est, vraiment (et qui peut le nier), la morale, en action, du parti régnant.

Les médecins,. se paient d'eux mêmes, avec un peu d'eau plus sucrée, ou du thé,. du Japon, que l'on fait payer, un peu plus, cher, par les électeurs, déjà malades, de ne boire que de l'eau sale des aqueducs. Les comptes des apothicaires .sont, ainsi, plus facilement réglés, et doublement soldés.

C'est ce que me disait, en riant, notre

voisin, le rusé, et vigoureux charretier, qui a si bonne main ; cette mouche à feu, qui brûle encore le chemin, comme un jeune homme, quand il est monté sur ses plus grands chevaux.

Pour s'enrichir, et monter vite, disait-il, il ne faut jamais se *mâter*, ou faire échec au Roi. Trop de désintéressement personnel, ou d'attachement à la patrie et à l'honneur, et, même, à la Corporation, ne sont plus que des faiblesses, trop reconnues, pour pouvoir bien mener à la gloire, et conserver nos meilleures pratiques.

Ne voulant pas, ou, plutôt, ne pouvant pas, s'enrichir, aux dépens du public, ces cochers, beaucoup trop niais, sont réputés de parfaites nullités.

Il faut savoir mieux profiter du tarif et de la tournée, voyager, charrier, finement ; mais, surtout, porter haut et trotter moins franc ; ambler lestement, s'élever vîtement, et galoper, plus en grand.

Oh ! C'est bien là, la maxime exprimée, trop ouvertement, par trop de gens honnètes, et ce, dans tous les rangs. C'est le règne : que voulez-vous de mieux, de ce que l'on appelle, les plus fins, des honnêtes gens.

Ainsi donc, trop de probité, nuit, pour bien mener, en politique. Aussi, les cochers, trop lents, ou trop scrupuleux, s'en vont. Des ingénieurs, moins peureux, font voyager le pays, plus vite, sur des chemins d'acier, et dans des voitures bien dorées.

Hélas ! Nous allons, certainement culbuter ; peut-être, prochainement ! C'est votre grand-père, Montre-œil, qui vous le dit, très charitablement.

LES GAZETTES.

Je vais, ici, vous dire, encore, une grande, mais, une bien triste vérité.

Les gazettes, défiez-vous en ! Dans notre état politique, le corps le plus malade, le plus corrompu, le plus dégradé, peut-être, c'est bien la presse, en général. Elle porte la contagion, la mort, dans ses flancs.

Le journalisme, n'est plus une haute profession, c'est, plutôt, le plus bas des métiers.

Le journalier-rédacteur, porte sa planche sous le bras, pour allumer son feu, qui doit faire bouillir sa marmite, et c'est tout ce qu'il veut..

Les lecteurs, n'en ont que la fumée, qui leur fait pleurer les yeux, ou les fait tousser, en les asphyxiant, le plus souvent.

Le journal, n'est plus le pain, la vie, des bons enfants de la Patrie, qui croient encore à la probité et à l'honneur des plus

instruits, des plus grands. Il n'est plus qu'une pâte molle, dans le pétrin du gouvernement, qui fournit le levain, la fait lever sous toutes les formes, et qui distribue et fournit ses croquignoles et ses beignets, et soigne tous ses compagnons pâtissiers, qui boulangent pour lui, sans penser à servir ou à nourrir les pauvres et les bonnes pratiques de l'Etat.

Oui, les gazettes du gouvernement et des "pendrioches," ou des "pignoches," défiez-vous en ; elles sont bien sujettes aux changements, aux renversements. Leurs cochers aiment trop à courir après toutes les impressions, dans leurs voyages d'agrément. Leurs maîtres, ne sont, souvent, que des instruments, des machines, des moulins à vent, ou des girouettes, qui tournent, de tous les côtés.

Les meuniers, gardent la meilleure farine, pour eux, et ne rendent que du son.

Les gazettes sont, aussi, quelquefois, d'étroites passerelles, que l'on jète sur le

chemin du trône, pour le roi des menteurs, le dauphin des blagueurs, ou pour le plus fantasque des vantards.

Les collaborateurs, les plus audacieux, mais les plus faibles, souvent, s'y moussent et s'y trémoussent, le plus fort, et, deviennent, ainsi, on ne sait comment, ingénieurs de toutes les légions d'honneur, académiciens, stratégistes, armoristes, archivistes, droguistes, praxidermistes, panégyristes et grands copistes ; mais, plus difficilement, publicistes.

Artistes florentins et musiciens italiens, soufflant dans tous les instruments à vent, joueurs de trombone ou de flûte, ils deviennent, plus facilement, batteurs de caisse et *râcleurs* sur un violon canadien, faisant toujours sonner la même et la grosse corde ....d'argent.

Quelques fois, le multiple opérateur, le plus sonore, et si savant, n'est, après tout, qu'un " briseur de notes," un voleur de parchemins, un rateleur, un écumeur de mer ou un écrémeur de lait caillé.

Quelques fois, aussi, un chantre baryton, un *basso-profundo,* mais, le plus bas de la bande.

Qu'elle est belle notre musique politique, dans la presse, en temps de paix ou en temps de guerre.

Mathématiciens et maîtres de haut génie-militaire et dignes descendants de Vaubands français, ils font des plans de fortifications, de forteresses ou de nouveaux châteaux anglais ou italiens. (*New-castle ou Costello*) et deviennent, dans les gazettes. les petits ou les gros " *fortins* " de tous les gouvernements.

Ils " bombardent," du haut de leur meurtrière, tout comme notre grosse tour " *Martello* " et frappent aussi fort que le " *Martel* " ou le gros marteau, du ministère, dans notre parlement.

Autrefois, les gazettes ne mentaient pas autant, et ne se donnaient pas sur la rue, ni se vendaient sur tous les marchés.

Les abonnés, payant, et craignant plus

la contagion, faisaient faire la diète aux plus malades, et ne conservaient que les bonnes et les plus saines.

Ils renvoyaient les pestiférées, à la quarantaine, et ne les reprenaient, que bien rarement, après guérison.

C'est comme cela que doit, encore, agir l'opinion publique, pour se faire respecter, des vendeurs d'orviétan, et dompter les mauvais gouvernements, qui les font mentir, et tromper les gens. Sachons n'encourager que les bons papiers.

Nul, n'est absolument tenu de se mêler de politique, activement. Que celui, donc, qui ne se sent pas assez fort, ni assez indépendant, pour ne pouvoir, quand il le faut, sacrifier son intérêt personnel à celui du public, qu'il reste à la maison, ou qu'il s'en retourne, vitement, dans la vie privée. Autrement, ce n'est pas un honnête homme. C'est un faux patriote, c'est un cocher dangereux, c'est un mauvais homme de métier, un charlatan, et, quelquefois, hélas ! un grand chenapan.

Les chevaux, qui ne veulent aller, ni à *hue*, ni à *dia*, mais toujours du côté du picotin, il faut s'en débarrasser.

Les journalistes, trop affamés, il leur faut aussi la diète, et les ramener, ainsi, à une meilleure santé. C'est là pour le peuple, le remède souverain, à leur donner, le vaccin, capable de les guérir de la rage, et d'assécher la bave de tous les mordus, et de détruire aussi le venin de la trahison.

Je suis un vieux pasteur, né le jour de Noël, (vous le savez bien, mes enfants), mais, (comme je vous le dis très souvent), " Je ne suis pas, pour çà, un jeune et bel " enfant Jésus, ni le docteur si célèbre " de France." Je ne suis que le plus vieux cocher de nuit, de Québec, qui n'a plus que son dernier œil, mais qui voit bien clair, malgré tout. Je vous le répète, encore : Les gazettes ! Les gazettes ! ! défiez-vous en ; surtout quand elles ne tiennent plus à leurs anciennes et premières promesses, au Bon Messie, à la bonne

religion, à leurs convictions, et surtout à l'honneur, oui, à l'honneur de leur propre nom. Le peuple, en les renvoyant, en les méprisant, et en ne payant que pour les bonnes, pourra rire de toutes leurs conspirations, ou de leurs sales combinaisons.

On était, autrefois, plus prudents, et moins indifférents.

Hélas, ce sont aussi trop souvent, des puits de putréfaction,d'une eau sale et stagnante, et creusés, dans la boue des passions ou des coteries qui empoisonnent l'opinion publique, et dont tous les serviles charroyeurs des gouvernements enivrants, distribuent le poison aux pauvres enfants du peuple, trop confiants, ou aux bonasses électeurs.... et lecteurs.

C'est là, la première source de la contagion générale.

Aussi, la picote, règne, et, il n'y a que les journalistes,déjà bien picotés, les vieux, les plus marqués, les moules à plomb des tories, qui, sont gais et contents, et se moquent du danger commun.

Les bureaux de santé manquent, et je crains, aussi, une inondation générale, au printemps.

Les gazettes, donc, je veux dire, les mauvaises gazettes, défiez vous en ; c'est la peste.

Du temps des Bédard, Berthelot, Bourdages, Papineau, Le François, Parent, Duvernay, les journalistes bien patriotes, se faisaient emprisonner, bravement, pour défendre notre parti libéral et notre Pays. Aujourd'hui, on cherche à vendre les abonnés, et à livrer les électeurs. Les rédacteurs chantent la gloire des pendards ; on a peur !

Aubin, avec son petit " *Fantasque,* " faisait rire ses lecteurs en faisant rager les Tories et se moquait bien de Lord-Durham ! Aujourd'hui, les journaux s'offrent et se soumettent à Sir John.

Quel changement !

Défiez vous donc, de nos gazettes, qui sont de tous les gouvernements, présents,

futurs, passés et qui se laissent emprisonner dans leurs filets d'or.

Un jour, le patriote Morin, dans un moment de découragement, s'écria, presqu'en pleurant :

Hélas ! " *Le Canadien*, n'a plus de Cana-
" dien, que le nom ! " Et *Le Journal de*
" *Québec* a besoin de calomnier, toujours,
" quelqu'un, ou quelque chose."

Que dirait-il donc, aujourd'hui ? Bah ! répondrait, son bon ami, Parent, mais, toujours souriant : *C'est un vrai phénomène*, que notre perfide enfant ! Il parle, déjà, beaucoup trop, l'Anglais, mais pas assez, du tout, pas assez, le bon et le vrai français.

Je vous le dis, à mon tour, et sur le même ton : *Le Canadien* du jour : c'est la barque à Caron !

Ce caboteur, sur le Styx, et toujours avide d'impressions nouvelles, ce nautonier à gages, engagé par Pluton, vire, et revire, puis, traverse, enfin, dans les enfers

et sur l'Achéron, les bonnes âmes de tous ceux qui peuvent lui payer son obole.

Plutus, le roi de l'argent, lui donne, aussi, sa rançon, pour peinturer sa gondole, à chaque saison.

Dans l'autre monde, mes enfants, c'est ce que nous apprend la fable, ou la mythologie, mais, en ce monde, ici, nous en voyons la réalité.

Défiez-vous donc, du navigateur enchanteur, et de ses chants, trop mélodieux. Ne voyagez pas, non plus, sur cette terre, avec aucun mauvais cocher, qui fasse fausse route, vous cahote, en tous les sens, pour mieux vous étourdir, au risque de vous renverser, pour gagner son argent.

Mieux vaut encore, voyager, dans la vieille, mais solide calèche québecquoise, plutôt, que dans la frêle barque à Caron, qui, toujours échappe l'eau, quoiqu'elle soit souvent et bien souvent, goudronnée.

Provençal eût eû trop peur, de se noyer.

Rappelez-vous, ce régime tory, et reve-

nons, encore un peu, à notre second cocher de l'Angleterre, au Canada.

Demandons-nous, de plus, quelles mesures libérales, ce politique si consommé, n'a pas opposées ? Il lui a bien fallu, quelquefois, en accepter. Oui, mais sans sans jamais oublier, de les défigurer complètement.

Les annales parlementaires, sont là, pour le prouver. On aura beau faire, l'histoire impartiale, viendra tout nous rapporter. Plantons encore quelques jalons, déjà rangés, sur les bords du chemin de l'histoire contemporaine.

Voulant tout concentrer, Cartier, s'opposa, fortement, à l'élection du Sénat, et à celle des conseillers législatifs. Il repoussa le scrutin secret, les lois électorales, les plus modérées, l'indépendance des députés, la liberté et la réciprocité commerciales. mais il céda, volontiers, nos riches pêcheries et paya, jusqu'aux carabines portées

par nos volontaires, pour défendre la si puissante, mais bien mesquine Angleterre.

Il fournit gratuitement nos armes, nos soldats, notre argent et céda nos droits, nos poissons, notre part du lion, pour régler les réclamations des américains, dans l'affaire de l'*Alabama* et des Féniens.

Notre chef, si catholique, souriait de satisfaction, à Ottawa, en attendant, son chef Johny, se targuer officiellement d'être l'un des plus fidèles dignitaires des orangistes, quelques heures avant, de signer pour nous, le perfide traité de Washington.

Voulant toujours donner, au plus petit nombre de ses amis, le soin de le laisser gouverner à sa guise, Cartier voulut toujours, nous imposer le double mandat parlementaire, le double emploi judiciaire, la double indemnité parlementaire, le cumul de conseiller législatif et sénateur, en même temps.

Il enleva le siège du gouvernement au

Bas-Canada. Il a obstrué, toujours, notre voie nationale, le chemin de fer du nord, et bien d'autres, en nous livrant aux spéculateurs du Grand-Tronc, dont lui, premier ministre, s'était fait, l'avocat obligé et doublement payé.

Aujourd'hui, on délaisse Québec, et l'on s'en va tout droit vers les ports des Etats-Unis.

Il a de plus toujours ri de la prétendue émigration des nôtres et il ne s'est jamais occupé sérieusement de l'arrêter ou de la diminuer.

La nécessité absolue de la colonisation immédiate de notre Pays, fût, pour lui, bonne tout au plus, disait-il pour amuser les discoureurs et les amis crédules.

Il me l'a dit à moi, chemin faisant, sur une route de la colonisation, et j'en ferais bien serment.

Et pourtant, plus de la moitié du chiffre de notre population est déjà fixée, là bas,

exilée par les trop grands bienfaits de la politique tory qui voudrait, aujourd'hui chasser le reste, hors du pays, tout comme autrefois les malheureux Acadiens et les Métis français.

Nous les embarrassons trop !
Nous sommes un peu trop bénêts !

De plus, Cartier a fini par abandonner l'égalité de la représentation, entre le Haut et le Bas Canada, notre sauvegarde nationale dans la chambre des Communes. Il laissa, lâchement et trop longtemps, sept de ses collègues ministres, voter librement contre cette trop juste garantie de nos droits politiques et religieux, sacrifiant, à l'avance, l'autonomie du Bas-Canada-français. Il ne voulut pas, de longtemps, accorder aux catholiques du Haut Canada leurs écoles séparées pour plaire aux Tories mais les donna volontiers aux protestants du Bas.

Son règne fut donc pour nous celui de la démolition ; et comme l'a dit alors un

écrivain du " National " " il enlève petit " à petit, pierre à pierre, le mur de fon- " dation de notre constitution, comme il " fait enlever, en ce moment, les vieilles " et solides murailles de notre Parlement " pour en faire un marché. Aux loups, il " ouvre les portes de la Bergerie. "

Son troupeau trop fidèle le suivit dônc, en bêlant un peu, mais l'holocauste était déjà choisie et livrée, librement. Le sacrifice du Bas-Canada était décidé !

Cartier avait su convertir le Parlement en une moutonnerie moins peureuse et plus facile à conduire au bûcher. Sa discipline de berger qui rit et qui vit toujours content et rassuré, devint la doctrine parlementaire que nous enseigne son école tory, pour mieux attraper et saigner nos plus tendres brebis, avant de les faire croquer.

Aujourd'hui, son ami Johny les fait égorger plus aisément par Chapleau pour amuser Caron et faire intriguer Langevin.

Cartier, refusant toutes idées d'indépendance que l'Angleterre ne nous refusait, absolument point, préféra rester toujours colon, trop asservi, toujours exploité dans son extrême loyauté jamais assez britannique.

Je suis, dit-il, en Chambre, un petit Bull-dog anglais. Il lui fallait absolument un titre quelconque, venu de l'Angleterre, et mourir ensuite à Londres, de satisfaction.

On lui donna donc un collier et un nom anglais, pour satisfaire son ambition. Ses leçons et son succès ont gâté ses amis et toute sa génération.

Il fut la négation personnelle et vivante, la répudiation directe de la politique libérale et conservatrice de nos ancêtres qui ont voulu rester français, malgré tout.

On était fier, autrefois, d'être, tous, du parti libéral. Aujourd'hui c'est un péché. On maudissait les quelques Tories Cana-

diens-français, encore plus que les anglais, nos tyrans, qui brûlèrent nos églises, notre Parlement. A St. Denis, à St. Charles, à St. Eustache, les Chéniers, De Lorimier et leurs braves, eûrent, il est vrai, leurs *Poulet*, Thompson, Gugy, Globenski et leur St. Germain, tout comme, au lac aux Canards, et à Batoche, Riel et les siens Crozier, eurent leur Nolin, Royal, Midleton et Caron.

Nous avons eu aussi nos célèbres magistrats stipendiaires et nos quelques lâches espions, parmi les nôtres ; mais, tous, ont été maudits dans notre mémoire, jusque dans leurs petits fils.

Il en sera de même de nos traîtres, de nos pendards, d'aujourd'hui.

Nos bourreaux ont raison, disent-ils, et Riel est un vil assassin !

Qu'ils jouissent un instant du prix de leur trahison ! Leur infamie et leurs noms seront assez flétris dans l'histoire de l'avenir, encore plus qu'aujourd'hui.

Dans sa bouillante jeunesse, Sir George

fut, pourtant, l'un des nôtres, un libéral accompli, mais devenu un peu trop ramolli, il a, depuis, fait volte-face, il s'est vanté d'être, avant tout, un tory, toujours content, toujours soumis ; il a rougi d'être un libéral ! Il mena ainsi ses agneaux à la boucherie. Il voulut être berger, tory et meneur à tout prix et jusqu'à la tyrannie, en vertu de sa houlette.

Ne lui avions nous pas donné assez de preuves de notre amour pour la liberté et de notre haine pour l'oppression.

. Papineau, Lafontaine et tous les députés canadiens-français, amis de la liberté, n'ont-ils pas donné à tous les peuples chrétiens le premier exemple de l'émancipation des Juifs, de leur admission à nos droits politiques ; tandis que les tories voulaient partout exclure les catholiques et ne veulent d'autre liberté que le monopole exclusif de toutes leurs ambitions, de leurs comptoirs et de leurs seigneurs impitoyables.

Qui le sait mieux que les Irlandais catholiques, leurs martyrs, qu'ils ont persécutés pendant des siècles et dépouillé de leur propriétés, comme les Métis.

Ils les ont traqués partout, jusqu'en Canada ; et, dans Québec, ils voulureut emprisonner, avec les nôtres, les quelques braves, libéraux irlandais, comme les Teed, les Connolly et les M. A. Hearn, parce que, ceux-ci refusaient d'épauler la carabine, pour nous écraser à notre tour.

Aujourd'hui, que vont dire, ces derniers, de la pendaison de l'un des leurs, Riel, ce noble défenseur de son pays, de ses pénates et de ses frères.

Nous le saurons bientôt, mes enfants. Vont-ils encore se ranger, du côté du tyran et des pendards ?

Les rèves de Lord Sydenham ou de Lord Durham se sont trop vîte réalisés.

“ Donnez des charges et des titres, aux
“ premiers chefs des canadiens-français et,

“ vous aurez, plus facilement, toute la “ nationalité, ont-ils dit, 'officiellement.”

Cartier est tombé dans la bureaucratie, la plus absolue et, a emboité, fièrement, le pas dans le piège ouvert, et nous a fait prendre avec lui, par une dégradation constante et poussée, jusqu'à la dérogation de nos droits ; c'est pour cela qu'il a reçu toutes ses décorations.

Ses lieutenants ne pensent plus aujourd'hui qu'à mesurer leurs galons sur les siens. Ils ne sauraient jamais en trop prendre pour assouvir leur ignoble et fatale ambition.

La mort de Riel, va faire naître Sir A. P. Caron ! Sir A. Chapleau !

Pour nous sauver, de toute “ anglification,” Cartier nous a laissé des amis, bien réjouis, et son si bienfaisant traité de la confédération.

Depuis longtemps, Cartier avait tresser la mèche de la mine qui va nous faire sauter.

Sicotte et ses amis réussirent, un jour, à la couper, en faisant, patriotiquement, de l'égalité représentative, en Parlement, une question d'existence ministérielle.

Notre nationalité, parut, respirer un instant et reprendre courage, soutenue, en cela, par Sanfield McDonald, ce dernier et fidèle enfant dans le Haut-Canada, de Lafontaine et de Baldwin.

Cartier, perfidement, finit par rallumer la mèche qu'il avait depuis longtemps tricotée avec ses amis, nos ennemis, devenus, depuis, plus habilement confédérés. Il fit manquer le retour au principe national de l'égalité. Il tendit la main à Brown et donna le baiser de Judas.

Une fois, cependant, disons-le, à sa louange il eût le patriotisme de vouloir nous sauver, en repoussant, sagement, avec nous tous, l'union législative. Sans son énergie personnelle, son collègue John A., l'eût remportée, en Angleterre.

Il nous a, cette fois, du moins, sauvé

bravement. C'est de Cartier le plus beau et son plus grand acte de patriotisme national.

Cette fois, il resta, français-canadien, avant tout, ne voulut pas suivre la politique tory et voulut se montrer, de nouveau libéral et conservateur.

Cela le sauvera, devant notre histoire, du crime de haute trahison et de bien des péchés. Honneur à lui, d'avoir, si noblement repoussé, cette fois, la perfidie si honteuse de son maitre Johny, dont il devait plus se défier.

Malheureusement, pour nous, il a fini par céder, plus tard, à ses manœuvres plus déguisées, et nous avons, en fait, l'union législative et le plein régime tory qui nous régit, et qui marche vers une dissolution générale. Déjà la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'Ile du Prince-Edouard, le Manitoba et jusqu'à la Colombie, menacent de s'en aller aux Etats-Unis.

Le temps, est ainsi arrivé, de nous égorger, sans merci, pour nous récompenser de notre plus grande fidélité.

Nous arrivons, tout doucement, à la confédération impériale.

Mieux vaudrait, pour nous, en ce cas, l'annexion aux Etats-Unis, que nous ne pourrons toujours, éviter, après tout ; et probablement, qu'àprès que nous aurons versé, de nouveau, de notre sang, le plus chaud, celui de nos meilleurs soldats, pour l'Angleterre, inutilement, et qui nous vendra peut-être, comme la Louisiane, par la France. En attendant, l'on nous pille, nous insulte, et l'on pend encore des nôtres.

L'Amérique, cette terre nouvelle du progrès industriel ne saurait devenir le dernier berceau des monarchies héréditaires, des monopoles et des privilèges nobilaires et des tyrans.

L'Amérique, ce pays, de la civilisation moderne, est ouverte aux républiques, aux

gouvernements fondés sur la volonté générale, le libre arbitre de la nation et sur le suffrage universel.

Les rois s'en vont, dit-on, mais ils ne sauraient jamais trouver de refuge sur ce continent, trop vigoureux, qui secoue partout, les langes monarchiques.

Les tories anglais, échoueront ici, comme les français au Mexique. Les rèves de Cartier, ne se réaliseront point, tout entiers, malgré notre extrême loyauté ! Telle est notre manifeste destinée.

L'Annexion fédérale de nos voisins, assurerait une plus juste représentation au congrès et une plus grande indépendance dans l'état, en vertu des droits accordés par la constitution des Etats-Unis.

En attendant, ce résultat inévitable, Cartier a voulu, de suite, faire de Manitoba, une seconde Irlande opprimée, avec ses embarras, sa tenure féodale, ses Lords propriétaires, ses tribunaux, sa police, sa

politique tory, et il imposa son gouvernement tyrannique, malgré la volonté générale de son peuple opprimé.

Il n'a pas pendu Riel, mais il l'exila, laissant les siens expropriés et presque mourant de faim.

Cette fois, l'eût-il, aussi cruellement exécuté ? Non ! il eût été plus juste, plus humain et j'aime à le croire: Il n'était pas aussi sanguinaire, mais sa mauvaise politique n'a pas moins produit ses fruits amers, les exactions, le carnage et les pendaisons, de ces derniers jours.

Les tories, ses amis si chéris, ont déjà passé, en Chambre, une loi pour exclure la langue française, dans les débats, à Manitoba, en espérant qu'ils pourront bientôt en faire autant dans notre Parlement fédéral. Ils réussissent déjà plus qu'à demi.

Disons-le, ce fût bien Sir John A. McDonald qui, sur la demande pressante,

d'un député, trop justement inquiet, fût celui qui voulût bien s'engager, devant la Chambre et devant le pays, de maintenir, officiellement obligatoire, la langue française, en vertu de notre constitution fédérale.

Cartier ne voulût donner que sa parole d'honneur ! Où, en serions-nous, aujourd'hui, si nous n'avions que cette garantie verbale, tant de fois donnée, mais tant de fois retirée.

Notre politique nationale, à donc cessé, depuis Lafontaine, et tend à s'effacer. Nous en voyons les résultats.

Heureusement qu'elle parait, vouloir, se relever aujourd'hui. Les dernières vibrations de la corde, qui a pendu, ce pauvre Riel, sont venues nous redonner, le ton, presque perdu, du diapason de notre nationalité.

Elle est venue vibrer au vent d'une

liberté que le monde entier, voulait bien nous donner, mais que, nos tyrans tories ne veulent pas nous accorder.

Sur ce ton funèbre, trois ministre français, ont voulu chanter un *libéra* joyeux, sur le corps du chef Métis et, briser ainsi le cœur de toute une nationalité.

Avant tout, voyez-vous, Chapleau veut être *Siré*, tout comme ses deux complices, déjà trop marqués. Mais, automates de cire, modelés à l'anglaise, vous allez pourtant fondre, tous trois, au soleil de la justice et au jour de la rétribution.

Statuettes politiques, fétiches, quelque temps adorées, vous allez être purifiées par le feu, dans la grande fournaise allumée par l'exécration de tout un peuple en courroux.

Attendez les élections !

Déjà, tous les trois, vous êtes conspués, vous et vos complices et jusque dans les pays étrangers.

Le Bas-Canada, aujourd'hui tant affligé,

pleure ses deux beaux Adolphes, mais, bientôt pour nous consoler, ils seront marqués au front et faits, peut-être, tous deux, chevaliers ou barons anglais, pour porter leur honte de français pervertis et maudits.

Qui des deux, sera le mieux apprécié ? Sera-ce le cadet ou bien plutôt l'ainé ?

Déjà, la mort de Riel, les a fort également illustrés.

Ils attendent, tous trois, leur monument funèbre et leur récompense nationale.

Ils l'auront !

Siré que tard, (Sir Hector) des trois, le plus gros *chefre*, toujours assis, entre le zist et le zeste, guettant le vent et le courant, pour se soumettre, sans se démettre, entrainant ses parents, ses gendres ; ce froid mathématicien, prédestiné au chiffre **32**, accompagné de tous ses coéfficients, et calculant toujours entre la glace fondante et l'eau ; il a, celui là, mérité

depuis longtemps, sur son monument funéraire, ses insignes et ses décorations.

Son thermomètre et ses lorgnons,
Tous ses grelots, tous ses pompons,
Son *ticket* et son numéro !
Nihil ! pro bono publico !

Langevin, s'étant fait élire maire de Québec, par les votes des quelques marmitons du Séminaire et de ses frères, pensa devoir, plus tard, se proclamer, lui-même, et tout le premier, légalement, député de Québec, *élu unanimement* ; et ce, malgré les protestations, venues publiquement, de toutes parts et par un écrit officiel.

Il n'eut pas besoin, de faire, entendre la voix rauque, de son fidèle confrère, le commode officier rapporteur, Hébert, qui devint tout-à-coup, aveugle, sourd et muet, en même temps.

Celui-ci, put gagner, par son silence et par son complaisant serment, sa place, son titre d'honneur, avec celui de son maitre,

et inscrire ainsi leurs noms, le même jour, à la même heure, dans la même page de notre histoire. Le peuple s'en souviendra et le dira longtemps, dans ses foyers.

Plus tard, repoussé, dans Québec, chassé de Dorchester, refusé de Rimouski et battu, par le brave et l'honnête Tremblay, à Charlevoix, enfin, répudié de tous les siens, Sir Hector, se refugia, à Trois-Rivières, ramassé par Johny. Cette fois, Langevin, la Force du parti, mais qui sait encore mieux, " faire le mort," que son chef Johny fait ses maladies, fut cette fois moins arrogant et plus pliant. Se souvenant de son gros casque, trouvé sur le chemin du Nord, donné et fait par Baby, aux fins de l'amener, en Angleterre, et de le ramener ici, pour amuser, avec lui, les électeurs de Québec, au profit des entrepreneurs insatiables du Grand Tronc et de Cartier, leur premier ministre et leur agent doublement payé, Langevin, ne voulut pas laisser le député McDougall, s'en aller, la tête nue.

Il lui promit et lui donna, aussi, un casque, un bonnet de juge, qu'il acheta de ses électeurs.

Ce petit chapelier politique est, aujourd'hui devenu le plus grand de nos coiffeurs, à la mode tory. Quel ministre populaire et chéri des électeurs, et quel libéral fournisseur ?

C'est bien là, le vrai chef des honnêtes gens, et des pendards. indépendants élèves de Cartier.

Il est aussi, le seul et le vrai représentant, nous dit-on, de Lafontaine et de Baldwin, si non de Papineau.

Il manufacture les gouvernements et les premiers ministres, avec les conseillers législatifs et a sauvé, de plus, le pays de l'inexorable Letellier, qui ne voulût pas sanctionner la fameuse loi-Angers, qui faisait main basse, sur les tribunaux réguliers, sur la loi fondamentale et la foi essentielle du contrat et sur le droit sacré de la propriétée.

Le Marquis de Lorne, Johny, lui-même, et en Angleterre, aussi, l'on voulut bien sauver les prérogatives de la Couronne, mais, Langevin et les siens préférèrent Robitaille, Mousseau, Ross, Sénécal et Chapleau et toute la maison bleue, avec le cordon bleu, d'Ottawa.

Lafontaine, en eût fait autant, dit-on. Sont-ils, sérieux, vraiment, ces hommes responsables à la façon des coupeurs de gorges ?

Pour mieux, prouver, leur indépendance, ils ont depuis, pendu Riel, en riant au nez des électeurs.

Langevin, ministres des travaux publics, scût toujours accepter, avec beaucoup de bonheur et d'honneur, des plus rusés entrepreneurs, et, cela, publiquement, leurs épingles magnifiques, pour mieux piquer les contrats, et y attacher les *extras !*

A Paris, cependant, TESTE, ministre, aussi, fut envoyé aux galères, pour avoir,

permis, à sa femme, d'accepter un tout petit rubis.

Quels drôles de pays et pourtant si maudit !

BelKnap, fut banni par Grant, pour le même délit, aux Etats-Unis.

On voulait mettre, l'honneur à l'abri, et faire triompher la modestie, la pudeur, sauver le caractère des hommes publics, celui des ministres et celui des administrateurs honnêtes. On fit un exemple ;

Ici, on en rit ! Langevin reçoit ses épingles et Johny aussi, en se frottant les mains, de contentement. Bien des honnêtes gens, sans compter notre Corporation, profitent de leurs leçons.

Oh ! nous avons un *sacré* pays !

On a nos Whites, nos McCarthys, nos McGreevys, nos Babys, et le pire parti tory, du monde, peut-être.

Aux Etats-Unis, en Angleterre, quand

les coupables sont pris on les punit ; aussi, ils n'y retournent plus.

Ici, la majorité parlementaire, les licencie et leur donne des prix !

Si je mens, mes enfants, punissez moi, aussi.

Les sauvages et les métis, du Nord-Ouest, ces perspicaces infidèles et malheureux compagnons de Riel, avaient bien pressenti, mieux que nous, le patriotisme, la religion et la colonisation, à la Valin, de Langevin, chevalier anglais, compagnons de St. Grégoire et enfin, compère des orangistes, en même temps.

Les pauvres sauvages, mais, ce n'est pas leur faute, ont été chassés ou pendus, en retour de leurs prières et de leur neuvaine, faite à l'apôtre de Pembina, puis, Langevin, a été canonisé dans son nouveau canton avec les siens. Caron, a dansé de joie, autour de l'échafaud des suppliants et, Chapleau, les a pendus.

Heureusement, qu'une voix tombée du ciel est venue nous consoler un peu et nous réveiller.

L'Archevêque Taché a voulu nous défendre et confesser publiquement la lâcheté de nos trois ministres si pleins de cruauté. La mort de Riel a jeté un grand cri de ralliement ; nous l'avons entendu, et nous saurons repousser encore toute politique barbare et sans justice, qui ne veut que des titres ou des cordons dorés.

Hélas ! que le père Provençal eût beaucoup pleuré.

Tout le sacrifice n'est pas encore consommé, et l'école de Cartier, n'est pas fermée.

Au banquet de la confédération, ce festin de Balthasar, nous n'étions d'abord que deux convives d'invités. Nous sommes, aujourd'hui déjà SEPT, en attendant le hui-

tième ; et, déjà, les mauvais serviteurs ont enlevé ou dérobé tous les plats. On a voulut nous étouffer, nous fermer la bouche ; on nous a lié les bras, mais on a pu nous arracher encore, ni le cœur, ni la foi.

Pour nous servir et nous conserver les restes, Cartier, le chef de la cuisine anglaise, nous a laissé que soixante-cinq serviteurs, paralysés dans nos chambres législatives, sans jamais pouvoir augmenter le nombre de nos représentants, et les survenants augmentent, toujours.

Sur ce chiffre insuffisant, treize (nombre fatal) ont les menottes anglaises, dans les treize comtés anglais, formés par lui, dans le Bas-Canada, cet enfant, venu de la France, qu'il a trop serré dans ses langes et aujourd'hui livré aux caprices de parrains cruels, qui n'ont pas voulu même lui donner, au baptême, un nom français, et l'appellent, leur cher Dominion.

Ils voulurent l'étouffer dans son berceau.

Cartier, voyez-vous, avait déjà livré son cœur à Londres, où il désirait mourir, a-t-il dit.

Ses vœux ont été accomplis. Il nous a laissé, cependant, son corps en partage pour le faire promenader avant de le faire enterrer. Sa famille éplorée, a préféré, néanmoins, rester à Paris pour toujours, et porter son long deuil, à l'étranger.

Paix à ses ossements, mais justice à ses œuvres ! que l'histoire et le peuple, ont droit de juger, maintenant, au profit de la postérité.

On a droit de lire, aujourd'hui, son testament politique.

Dans ce testament, notre chef de famille, a trop livré les siens aux caprices d'une protectrice étrangère qui ne fut pas toujours pour nous, une marâtre impitoyable ; mais, le père Provençal, ce bon père canadien, ce bon cocher du peuple, eût préféré toujours la France à l'Angleterre, comme gardienne de ses enfants.

Manitoba, ce second Bas-Canada français, ce bon frère, tant promis, il le livra, bien à plaisir, à un premier gouverneur anglais qui fut repoussé, de suite, par l'imdignation générale. Cartier en choisit toujours de cette nationalité. Il eût, probablement évité la révolution ; mais, il voulût, toujours, rester, tory et tyran.

Choix, bien étrange disons le, pour un successeur, tant vanté de Lafontaine, et de son gouvernement national et responsable. Ce fut McKenzie, le chef libéral, qui, le premier du moins, et le seul jusqu'ici, pensa choisir un Lt.-Gouverneur, canadien français, pour gouverner, à sa demande, ce peuple nouveau et si docile autretois, et frère des canadiens-français. On veut en faire une Irlande opprimée !

Hélas, notre royaume n'est pas encore assez divisé et le règne de nos adversaires,

assez assuré. Nos ennemis sont encore à l'œuvre, à l'œuvre de notre démolition.

Attendons la fin du festin et la joie, la plus grande, de tous les convives survenus. Quand, les dîneurs, seront repus ou retirés, le peuple, procédera, sans appel, à son jugement dernier. Déjà, on a changé les services et brisé bien des plats, en fesant volte face à la politique de nos pères. Attendons la main de Dieu, qui devra écrire, bientôt, sur la muraille de Balthasar : *Mané, thecel, pharès !*

Je suis anglais, avant tout, a crié, constamment, Cartier, parlant un peu trop mal le français, et je serais fier de mourir, à Londres, en Anglais !

Soyons d'abord français ! nous ont toujours et au contraire, répété, nos ancêtres.

S'il faut rester, loyalement anglais, mourons, en Canada, comme des français ; et moi, mes enfants, je vous dis, tout bonnement, comme le père Provençal et ses bons amis : soyons de bons sujets

anglais, c'est assez ; mais, être, sujets plus loyaux que les anglais, ce n'est pas toujours très rassurant ; restons plutôt, français, quand même !

Ecoutez, moi bien, il faut tenir à la politique, de nos aieux. Notre histoire du passé, nous l'a déjà dit, et nous le dira, toujours ; notre histoire nationale et contemporaine, suspendue depuis la mort de notre patriotique et immortel historien, Garneau, nous le dira, plus tard, aussi.

Le peuple canadien-français, attend avec anxiété, son digne successeur, un brave et intrépide historien, défenseur de sa nationalité, pour enrégistrer son jugement impartial et sa loyauté, bien entendue.

Les petits chercheurs de place, les courtisans soudoyés, n'ont pu écrire encore que de fausses louanges, de basses flatteries, en faveur de quelques chefs qui les ont bien casés. Toutes ces intrigues passeront, et l'histoire s'écrira.

En attendant, son livre d'enrégistre-

ment, le peuple conservera, dans son souvenir, les récits du foyer qu'il, transmettra à ses descendants, en gardant, fidèlement dans sa mémoire traditionnelle, les grands faits historiques de notre époque.

Il attend, son rapporteur officiel, son historien, parlementaire, indépendant et non courtisan ou achèté. Ne fût-ce qu'un adversaire, aussi loyal, que Christie.

Qui va reprendre notre œuvre, purement nationale, et la continuer, sans fléchir ?

Il nous faudrait un Garneau ou un Sulte indépendant. Sir Georges, aura donc, son tour, devant le jugement, plus général, de sa nation, son monument réel.

Pauvre cocher de nuit, bien vieux et bien fatigué, j'ai eu bien de la peine, à raconter un peu, et aussi fidèlement, l'histoire de nos deux cochers et de vous parler, en passant, de certains oiseaux, choyés des grands.

J'ai voulu risquer mon dernier œil, aux

flèches empoisonnées de la critique ou de la malice, la mieux payée, aux fins de cacher la vérité, aux pauvres enfants du peuple.

J'ai pensé, vous raconter, en riant, quelques faits assez sérieux, du passé, en vous parlant de deux cochers. Aux historiens des nobles, aux ornithologistes, plus savants, le soin d'illustrer les plus gros oiseaux et la gloire des châteaux, à " M. Lemoine aux oiseaux."!

Que d'oiseaux de proie, partout, vivant joyeux du carnage, dans le vaste domaine du Canada, qui attendent des empailleurs complaisants ! Que de vautours et de cormorans affamés, sur ses grèves délaissées !

Que d'oiseaux grimpeurs ou rongeurs, (Pique-Bois ou Récollets) qui vivent de l'écorce et du bois, de ses forêts exploitées, jusqu'aux dernières limites ?

Que d'oiseaux moqueurs et de merles, encagés, qui ouvrent le bec tout grand, en dedans des bureaux, pour avaler les gros morceaux, et les graines de la cour, qu'on leur donne, pour les faire chanter fort, sur tous les bancs.

Que de perroquets, hûchés, que de singes enchainés, qui ne savent que répéter le nom, ou copier les gestes, de leur maître, au grand ennui des serviteurs, qui leur distribuent les restes de la cuisine ou des biscuits sucrés.

Que de geais revêtus des plumes du paon et qui se pavanent, dans les basses cours des ministres et de leurs courtisans et crient, en regardant leurs vilaines pattes, et leurs plumes si cotonnées ?

Dans le champ, si charmant, de la politique, parmi les oiseaux bleus, parmi les oiseaux blancs, et parmi, les oiseaux rouges, aussi que de *tritris* méchants, que de *goglus*, de *siffleux* de *pissous*, gourmands, ou de *mangeurs de maringouins*, (petits oiseaux

canadiens) que les enfants du peuple, aperçoivent de loin, et distinguent, d'eux-mêmes, à leurs chants criards, et les désignent, ainsi, dans leur language enfantin.

Laissons, néanmoins, tous ces derniers chanter, librement.

Ils ne sont pas, ceux-là, les plus carnassiers ; mais, défions nous des plus gros, et de nos Corbeaux canadiens, grands mangeurs de fromage, mais plus fins que ceux de la fable des anciens.

Le peuple bénira, toujours assez, ses hirondelles fidèles, ses pures et blanches colombes et ses moineaux bienfaisants et si aimés.

Il s'en va minuit ! La soirée est finie, notre journée de fête est passée et la belle-catherine est décoiffée. J'ai voulu jeter quelques bonnets, pardessus les moulins.

Je termine donc, ici, mon fantasque récit, sur la vie des " deux cochers de Québec " dont, j'ai pensé vous tracer un petit peu, l'histoire, en relatant quelques uns de leurs principaux exploits.

Voulant, vous instruire un peu, il m'a fallu vous conter, tout de même, de bien tristes vérités. Je crois avoir réussi, assez bien, (je l'espère du moins,) à vous donner une petite leçon politique, puis, vous faire, avaler, à la fin, une pilule, assez, amère en l'ayant recouverte, petit à petit, d'un vernis de fantaisie. Elle ne peut, cependant, que faire du bien à votre santé et à la constitution.

Ceux de vous qui avez eu, le plus de peine, à l'avaler et qui, ferez encore quelques grimaces de plus, en y pensant, sont, précisément, ceux qui ont le plus besoin d'être purgés, à mon avis.

Mon dernier pâté aux petits oiseaux de neige, me parait-être, après tout, assez bien digéré.

Ce ne sont plus, que les plus gros oiseaux, qui pourraient vous étouffer.

La ressemblance, de mes deux cochers, est aussi vraie, l'une que l'autre ; maintenant, mes enfants, choisissez la meilleure ; la calèche canadienne, ou le carosse à sept roues ; le premier cocher du peuple et des petits, ou celui des grands et des tyrans ; l'humble et pauvre vieux canadien, Provençal, ou, le plus grand, mais, le plus anglais, Sir Georges.

Que chacun ait, maintenant, son monument national.

" Suum cuique " !

Il est minuit, sonné, il faut aller se coucher ! Je me tais donc, en vous bénissant.

Prions Dieu, tous ensemble, de nous sauver des dangers et de nous prêter

longue vie. Vaut mieux rester de ce côté-ci de l'Achéron, plutôt que de descendre, dans les enfers, et de naviguer, dans la barque à Caron. Ne nous risquons pas trop, non plus, ici, sur la terre, dans le carosse à sept roues de la confédération, avec un imprudent postillon.

Pour vous, mes enfants, écoutez bien le dernier conseil, que le bon cocher, notre patron, nous a donné, en mourant ; il faudra le graver sur son monument ; car c'est bien là, l'écho fidèle de la voix du peuple, qui nous le redit, encore, en ce jour de chasse impitoyable, et qui se répète dans nos foyers rustiques et dans toutes nos boutiques.

" Aimons, bien les moineaux,"
" Des petits, la noblesse ! "
" Moi, je hais. la bassesse, "
" Des plus grands, les corbeaux ! "

Chantons donc, avec entrain, en nos vers, jamais trop masculins, notre patrio-

tique et dernier refrain, en réponse à l'appel du bon cocher canadien, celui du grand-père Provençal.

(Air : *Souvenir du jeune âge*)

" Oui, c'est le cri du cœur,"
" De la mère à l'enfant ; "
" C'est le chant de l'honneur,"
" D'un bon père, en mourant."

Montre-Œil.

Cocher de nuit.

LE REVEIL

—

SIXIÈME PARTIE

—

Vous-avez dû, mes enfants, bien reposer, cette nuit, après la fatigue de notre fête d'hier. Aujourd'hui, plus de danse, plus de jeux, plus de ris, plus de chant !

Travaillons, sérieusement, tous ensemble, pour Dieu et pour la Patrie.

Chacun à sa place, à sa besogne, à son métier. Aimons-nous, les uns, les autres. Charité !

Que les filles aident à leur mère et les garçons à leur père, sans oublier tous nos frères et tous nos bons voisins.

Soyons tous du même parti politique, celui du travail.

Le travail de l'homme est le plus bel hommage, fait au Créateur, la plus noble prière offerte à Dieu.

Malgré nos hivers, il nous a donné un beau pays.

Il faut donc le conserver, à tout prix, le cultiver, l'enrichir et le défendre, courageusement.

Son avenir, appartient aux jeunes gens, aux bras les plus vigoureux, aux hommes de cœur, aux bons ouvriers, aux cultivateurs.

Il faut plus de défricheurs, moins d'hommes de profession et plus d'agriculteurs.

Emparons nous du sol, d'abord ; c'est la seule richesse, solide et stable de la nation.

Qu'importe, absolument pour nous, les enfants et les vieillards du peuple, les rancunes, le nom, la gloire ou les profits passagers des partis politiques ?

Rouges ou bleus, nous voulons être unis, comme autrefois, nos ancêtres, et rester de l'école libérale et progressive,et, demeurer, partout, des honnêtes gens.

Ce sont les actes et non les hommes que nous préférons, et nous aimons la justice, le devoir, avant tout.

Nous ne voulons pas marcher à quatre pattes, ni de reculons. Nous voulons marcher droit, porter le front haut et sans tache, la main sur le cœur, dont un gros sol de cuivre ou une médaille de clinquant, ne sauraient en cacher le battement.

Nous devons choisir, librement, nos hommes et nos terres, et nous soustraire aux usurpateurs, spéculateurs, ou dilapidateurs, aux trop grands seigneurs et tyrans.

Riel est mort, mais, non la nation. Nous saurons le prouver aux prochaines élections.

Le peuple est souverain.

Le droit divin, en politique, est aux hommes qui savent librement et largement, bien choisir, leurs rois et leurs représentants, qui ne sont pas toute la nation, par héritage du sang.

Les tyrans héréditaires ou usurpateurs s'en vont, quoi qu'on en dise, au vent de la liberté des peuples plus modernes qui veulent choisir, leurs serviteurs, les récompenser, dignement, ou les rejeter par le suffrage universel.

L'aristocratie s'en va, malgré la tyrannie, et les peuples marchent vers la justice égale et la fraternité générale.

O nobles du jour, consolez vous ; vous conserverez, néanmoins, vos titres dans l'histoire.

Ministres, pendards, vous vivrez tout comme Riel, dans la mémoire du peuple !

Vous fûtes ses vilains bourreaux, Riel, fut le noble martyr de sa patrie, le défen-

seur de ses foyers, du droit des gens. *Suum cuique !*

Il demandait, depuis longtemps, justice et protection, contre les envahisseurs, voulant vivre et mourir, sur le sol natal.

On a voulu l'en chasser : Il lui a fallu céder, devant les tyrans, pour éviter l'effusion du sang.

De Riel, suppliant en vain, depuis si longtemps, pour les siens, vous en avez fait un belligérant, malgré lui, en tirant les premiers, sur les opprimés.

McPherson, dormait toujours sur sa chaise, devant Royal, plaidant la juste cause des métis. Crozier et Middleton, tuaient ceux qui demandaient d'épargner les femmes et les enfants. Riel, ne pouvant obtenir justice, et ne voulant pas se sauver, lui-même, avec Dumont, se rendit, volontairement, pour aider sa nation et arrêter la dévastation générale.

Vous l'avez jeté dans les fers, impitoyablement. Vous l'avez pendu, comme le

plus vil des meurtriers, le plus grands des scélérats, après, l'avoir torturé jusqu'à le jeter dans une noble folie, que vous n'avez voulu guérir que par la corde.

Ils n'étaient qu'une poignée de Métis, armés de méchants fusils, sans mitrailleuse, sans cartouches, sans provisions, et vous étiez une armée !

Leurs propres maisons, leurs églises, leurs propriétées ont été brûlées et saccagées et, vous avez tiré les premiers !

Sont-ils donc, les seuls auteurs de ce carnage, de la destruction générale et de la mort des leurs ?

A qui la faute, si de pauvres sauvages, crevant de faim et pourchassés par les blancs, ont versé le sang des leurs, et celui de leurs ennemis, dans leur fureur barbare et surrexcitée par leurs tyrans ?

Vous n'avez, jamais voulu écouter leurs justes plaintes, ni leur rendre justice.

Hommes politiques et sans pitié, spoliateurs inassouvis, il vous fallait, de plus, le

sang des métis, qui, jusque là, du moins, avaient pu contenir la fureur des sauvages dont vous vous moquiez.

Vos ministres protestants, tout comme nos missionnaires catholiques, se sont plaints, publiquement, de la voracité de vos blancs, et de leur immoralité.

Vous avez pendus les métis, les pauvres sauvages, aussi ; et vous avez épargné, sauvé et récompensé vos blancs, énivrés de leurs exactions. A qui sera la faute, encore, si les enfants vivants de ces sauvages massacrés, usent, plus tard, de répresailles ? Vous avez tué les métis, ces amis de la civilisation, qui tenaient les bras vengeurs de ces barbares ! suppliants ! Tout un peuple, demande, à genoux, clémence, pour tous les opprimés.

Non, il vous faut encore des victimes, pour plaire aux oppresseurs !

Vous voulez conserver le pouvoir absolu, le droit des tyrans !

Vous voulez, blesser au cœur toute une

nation, en pleurs, et lui faire boire la coupe de son humiliation, et proclamer sa propre déchéance !

Allons donc ! trop cruels pendards, laissez nous, au moins, le droit de nous plaindre, dans nos maisons, dans notre Parlement !

Voyez, en ce jour, le cri universel de réprobation, de malédiction qui s'élève de toutes parts, contre vous !

Vous ne l'étoufferez pas, c'est le cri du cœur !

Ministres coupables et lâches canadiens-français, vous n'êtiez que trois larrons, sur le calvaire de Régina !

Vous ne resterez que trois !

Vous n'aviez pas d'autres complices, parmi les nôtres !

En aurez vous plus tard ?

Jamais, je ne le croirai, mes enfants !

L'école tory n'a pu nous dégénérer, nous aplatir, nous abrutir, à ce point.

Nous serons unis contre notre asservissement national.

Nos ennemis, nous disent, en se moquant de nous tous, et quelques traitres parmi nous, peut-être—que notre indignation, aussi unanime, ne sera qu'un feu de paille. Telle est l'espérance des tories. La chose est-elle possible encore ? Je ne le crois pas.(*) Est-ce que quelques autres

(*) Le 24 juin 1886, jour anniversaire, de notre fête nationale de la St. Jean-Baptiste, la grande et générale convention canadienne-française, tenue à Rutland, dans l'Etat du Vermont, (E.-U.), vient d'adopter UNANIMEMENT, et, comme l'expression OFFICIELLE des HUIT-CENT MILLE, CANADIENS-FRANÇAIS, établis dans les Etats-Unis, une série de résolutions, proposées par son, si distingué, Président, le Major Mallette, de Washington, secondées par le Révérend M. Chagnon, Curé de Champlain, N.-Y., et condamnant la conduite infâme de nos tories.

Tous ces nobles délégués, ayant à leur tête, *quatorze*, prêtres, curés catholiques, se donnèrent mutuellement, la main en signe de ralliement ; et, votèrent, *unanimement* et en *silence*, leurs résolutions patriotiques déclarant, l'exécution de LOUIS RIEL un " déni de justice," " une cruauté révoltante," " un outrage, à notre nationalité," " UN MEUTRE JUDICIAIRE."

Honneur aux Canadiens-Français des Etats-Unis !

Que, dites-vous, lâches, députés et journalistes pendards, du Canada ?

Est-ce un feu de paille, que notre réprobation générale ?

Attentez, vos élections, et, vous verrez, si le peuple saura se venger noblement des traîtres ! Voir les résolutions, dans les journaux.

que nos trois chefs-pendards, ou quelques journalistes, toujours flottants, seraient assez lâches, assez rampants, pour renier leurs propres écrits, leurs gémissements premiers. N'importe, le peuple saura revendiquer ses droits aux élections, sans verser le sang !

Nous avons notre constitution pour pouvoir chasser les traitres, de parmi nous, sans rémission.

Nous voterons donc contre les pendards et les pillards, unanimement !

Attendons patiemment, le jour de la rétribution !

Maintenant, écoutez-moi bien, mes bons enfants, il faut travailler, pour nous !

Ce matin, mon Paul, il faut de suite, profiter de cette si grosse bordée de neige de la belle Ste-Catherine ! Allons ! Attèles tes chevaux, prends ta hâche, mets ton capot et montez à *Stoneham* !

Il faut faire du bois, tout l'hiver, et de la terre, neuve au printemps ; puis, nous ensemencerons, au mois de juin, avant les élections.

Nous voterons, alors, plus indépendamment contre les pendards.

La politique, ne saurait empêcher notre grain de pousser, lorsque le soleil luira pour tout le monde.

Allons donc, mes enfants, à l'ouvrage et Dieu vous bénira.

Moins de discussions, moins de causeries, aujourd'hui, et soyons plus pratiques et plus unis.

Colonisons ! colonisons !

Restons, restons en notre pays !

Vengeons-noûs ainsi, de tous ceux qui veulent nous chasser, en nous tyrannisant et en nous dépouillant.

Ils ne sauraient, nous ruiner entièrement, si nous veillons, bien mieux, nos représentants.

N'émigrons pas ; notre sol vaut autant que tout autre.

Emparons nous en, donc, sans retard, pour le cultiver de suite !

L'agriculture, est la vie première de l'homme.

Le reste, est secondaire, après le devoir, après la religion.

Tout est sujet aux changements, au renversement.

Notre petite maison, tout comme les palais des rois, s'écroulent, devant les révolutions, mais le sol reste !

Dieu, l'a donné aux hommes, qui veulent le fertiliser. Il n'est point jaloux de ses dons.

Il ouvre, ses sillons, à tous ses enfants en peine d'ouvrage. Il ne veut que de la bonne volonté, du courage et donne la santé aux bons travailleurs, aux défricheurs et aux cochers, contents de leur sort ; mais, aux jeunes paresseux, aux mécontents, l'ennui et les maladies.

La colonisation, c'est pour nous, dans le moment, la politique la plus sage, la plus pressante, la plus nationale et, repoussons les tories ou les autres qui veulent encore nous chasser, comme les Acadiens, et nous remplacer, jusque dans le Nord-Ouest, par des émigrés étrangers, qui se font des spéculateurs et de nouveaux seigneurs, pires que ceux des temps anciens.

Obligeons, les gouvernements à plus aider nos bons enfants, de préférence aux aventuriers, qui passent ici, souvent à nos frais, pour s'en aller, ensuite, aux Etats-Unis.

Disons le, encore ici, notre grand chef Cartier, et ses tories, comme bien d'autres, nous ont trop oublié, dans leur désir d'encourager, en premier lieu, les enfants de l'Angleterre et d'ailleurs.

Que de milliers, de nos meilleurs colons canadiens, de toutes les origines, ils eûssent conservé, avec les millons donnés, si largement, aux étrangers.

Fesons mieux, prenons nos terres, cultivons, défrichons et mourons, en Canada !

Pour cela, nous n'avons pas besoin, absolument, d'avocats.

La chose est assez facile pour tout le monde ; surtout aux ouvriers vigoureux, aux laboureurs, qui n'ont pas le cœur ramolli par une folle vanité, et un amour désordonné d'un déclassement quelconque, qui n'est pas l'état de vivre de leurs parents.

Soyez cocher de nuit, plutôt que d'émigrer, si vous ne pouvez faire autrement, et ne comptez jamais, pour vivre honorablement, sur les dépouilles de ceux qui gouvernent. Ils n'en ont jamais assez pour eux et pour leurs enfants.

Restons-ici !

Nos pères ont assez voyagé, tout parcouru, tout decouvert pour nous, depuis l'Atlantique au Pacifique, et jusqu'au Mississipi.

Laissons la Baie d'Hudson aux Anglais,

que leur avait enlevée, inutilement, le trop brave canadien d'Iberville.

C'est à nous, maintenant de défricher, et cultiver notre patrimoine, immense et riche héritage, nos vallées du Saguenay, du St-Maurice et de l'Ottawa, de tous les Townships.

Aux enfants, trop aventuriers, qui veulent, absolument, voyager et émigrer, je leur dirai, de ne jamais se séparer, mais de se fixer, au moins, par groupe, à l'étranger, et, de ne jamais perdre de vue le pays qu'ils ont laissé, en espérant pouvoir y revenir.

C'est une illusion ; une fois partis, ils meurent dans l'exil !

Que partout, donc, ils deviennent propriétaires. Les prolétaires, sont plus ou moins révolutionnaires et turbulents.

Que leurs filles, se marient toujours à de bons canadiens, qui n'ont point honte de leur nom.

Point de mariage mixte et laissons les orangistes aux tories, leurs amis.

Là-bas, comme ici, nous devons tous, nous tendre la main, comme si nous étions, sous le même pavillon.

Qui sait, si plus tard, dans l'exil ou non, nous ne passerons pas sous un même gouvernement libéral, dont nous voudrons, tous.

En attendant, soyons unis, contre tous les oppresseurs, les dilapidateurs, de tous les noms, et surtout contre les traîtres et les apostats.

Nous aimons bien, à partager avec nos amis, notre héritage commun, mais nous ne voulons pas, que l'on nous chasse, les premiers et que l'on nous enlève, notre territoire, après l'avoir, arrosé du sang de nos martyrs.

Liberté commune, point de monopoles, point de pendaisons !

La colonisation, c'est le salut de la nation, mais, tous les gouvernements pa-

raissent vouloir la négliger, un peu trop, pour nous.

Que de difficultés, les tories, les grands spéculateurs, à qui l'on a donné, tant de nos terres, tout comme aujourd'hui, dans le Nord.Ouest, ont empêché, nos enfants, de coloniser, plus facilement, les meilleures.

Nous avons, cependant scu briser bien des barrières. Que nos enfants à venir, en fassent autant et entrent,en vainqueurs, dans les forêts, pour les défricher, librement.

Si Riel et les siens, ont été, injustement chassés, bien loin, par des spoliateurs politiques, sans pitié, que des pioniers pacifiques, fassent, comme nous, et mettent à la raison, ces nouveaux seigneurs, grands propriétaires et déjà tyrans.

Opposons toute tenure trop féodale. Nous voulons être, tous, des francs tenanciers, surveillons mieux, nos représentants et votons contre les envahisseurs.

Les artisans de Québec, ont fait, autrefois, leur devoir. Ce sont deux ouviers, chasseurs et patriotes, Picard et Hallé, qui ont ouvert, le chemin du Lac St-Jean, aidés plus tard, du gouvernement libéral Sicotte, qui fit passer, en 1862, l'ordre en Conseil, de son exploration officielle et, suggéra, de plus, la construction du chemin que l'on va ouvrir jusqu'à la Tuque et plus loin.

Sept braves ouvriers Québecquois, en 1848, allaient fonder aussi, les premières colonies du Lac Alymer, à l'appel de la première grande association, chantée par Crémazie et qui fut fondée par son vénérable président, Mgr J. Turgeon, aidé qu'il fut de ses deux secrétaires trésoriers Evanturel et Chartier. Plus tard, Mgr Racine et ses dignes confrères et curés, Bédard, Trudel, Bélanger et beaucoup de leurs paroissiens, trop oubliés des grands écrivains, se jetèrent dans les forêts de l'Est.

Mrs. Boucher et les siens, des Lorettes, de Charlesbourg, de Beauport et de Québec, furent les premiers colons qui allèrent se fixer, permanemment, au plein milieu de la forêt, et près du Lac St. Jean.

Cet exemple fut suivi, de suite, par les braves colons du curé Hébert.

Enfin, le curé Tremblay, est arrivé le dernier, avec les siens.

A nous maintenant de couronner l'œuvre commencé, autour de nous.

Nous avons, nos chemins de fer, mais ayons, nos routes de colonisation, plutôt que des voies, de spéculations, pour les bâtisseurs, seulement.

Colons, canadiens-français, nous avons aujourd'hui, notre premier guide, notre dévoué conducteur, dans les bois!

Ecoutons bien sa voix patriotique, qui nous dit, de toutes parts :

Emparez-vous, de notre sol, défrichez et cultivez le !

C'est la première politique nationale !

L'Angleterre ne fera pas; de celui-là, un Chevalier anglais !

Vous dévinez pourquoi !

Que lui importe, à lui, tout comme à Provençal, un titre venu de l'étranger !

Il a celui du peuple : cela, lui suffit aussi !

Voyez ! quand il passe, dans la rue, dans les campagnes, comme les vieillards portent la main à leurs chapeaux et disent, avec amour, aux petits enfants : Voyez ! cet homme, ce prêtre, cet apôtre de la colonisation, c'est.... *c'est notre bon* GROS CURÉ LABELLE !

Voilà son noble titre, donné par le peuple canadien-français, catholique !

Au contraire,et de bien loin, les hommes de cœur, les braves ouvriers, les fils de

cultivateurs et les femmes aussi, comme tous les cochers de Québec, (excepté Bigaouette) froncent les sourcils et montrent du doigt, avec mépris, le *grand ministre de la guerre*, en criant : Voyez ! celui-là, qui s'échappe, là-bas ! pour cacher sa honte ! en attendant un titre anglais ; c'est le PETIT CARON ! qui a dansé sur la tombe de Riel ! C'est le compagnon de Langevin et de Chapleau, " c'est un gibier de potence " ! Et les tout-petites filles de répéter, en grimançant :

Caca !.... CARON !

O peuple ! que tu es bon, envers les tiens ! mais, que tu es méchant, dans ta colère, contre les traîtres !

A chacun le sien ! (Suum cuique).

Hommes politiqnes, orangistes et tories, vous avez fait mourir Riel, dans la torture ; c'est un glorieux martyr de plus !

Songeons y ! toute la nation canadienne-

française, la France, les Etats-Unis et l'Univers, ont demandé clémence pour lui et vous l'avez pendu, comme un vil scélérat !

Dormirez-vous, contents, pendards ?

Non ! Vous avez le remords !

Pour l'étouffer dans l'oubli, et le silence, vous voulez la mort de tout un peuple !

Plus encore ! Son humiliation, son opprobe, sa propre condamnation et sa dégradation !

Pas assez, encore ! Il faut, avant, qu'il fasse un jeu de son honneur, un amusement pour ses assassin et devenir la risé du genre humain !

C'est un peu trop fort, plats valets !

Çà serait une lâcheté nationale et politique, qui n'aurait pas de nom !

Vous vous moquez, de notre opinion, de nos assemblées, de nos résolutions, de nos municipalités !

Arrêtez, brigands, rénégats.

Cachez-vous, retirez-vous, dans vos repaires et, vîte, partagez, entre vous, les dépouilles, les rapines et les prix de vos trahisons, avant que le jour de votre mort arrive !

Le peuple, dans sa fureur, broyera vos os, jusqu'au dernier, et jetera vos lambeaux de chair, aux pourceaux !

Quelques gros oiseaux de proie, pourront, peut-être, voltiger et crier encore, quelque temps, autour du cadavre, tout chaud, de Riel, notre frère, mais leurs derniers croassements, seront inutiles et ne sauraient nous effrayer.

Orangistes, descendants de princes noirs, enfants nés de la révolution, de l'usurpation et des spoliations, de toutes sortes, et tories du jour, nous ne portons pas envie à votre loyauté bâtarde, ni à votre religion de haine et de persécution !

Laissez nous, la liberté commune et n'abusez pas du droit du plus fort !

Dieu, sait toujours protéger les plus faibles !

Faites des martyrs, nous ferons la nation, en mourant, sur notre patrimoine !

Les pendards, vont s'en aller, aux jours des élections !

Point d'argent, pour nous acheter ! Le peuple va reprendre son tour !

Mes enfants, travaillons, en attendant, et défendons, toujours, nos droits, notre sol !

MONTRE-ŒIL.

Cocher de nuit.

FIN.